l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

MICHEL FOUCAULT

SAVOIRS, DOMINATION ET SUJET

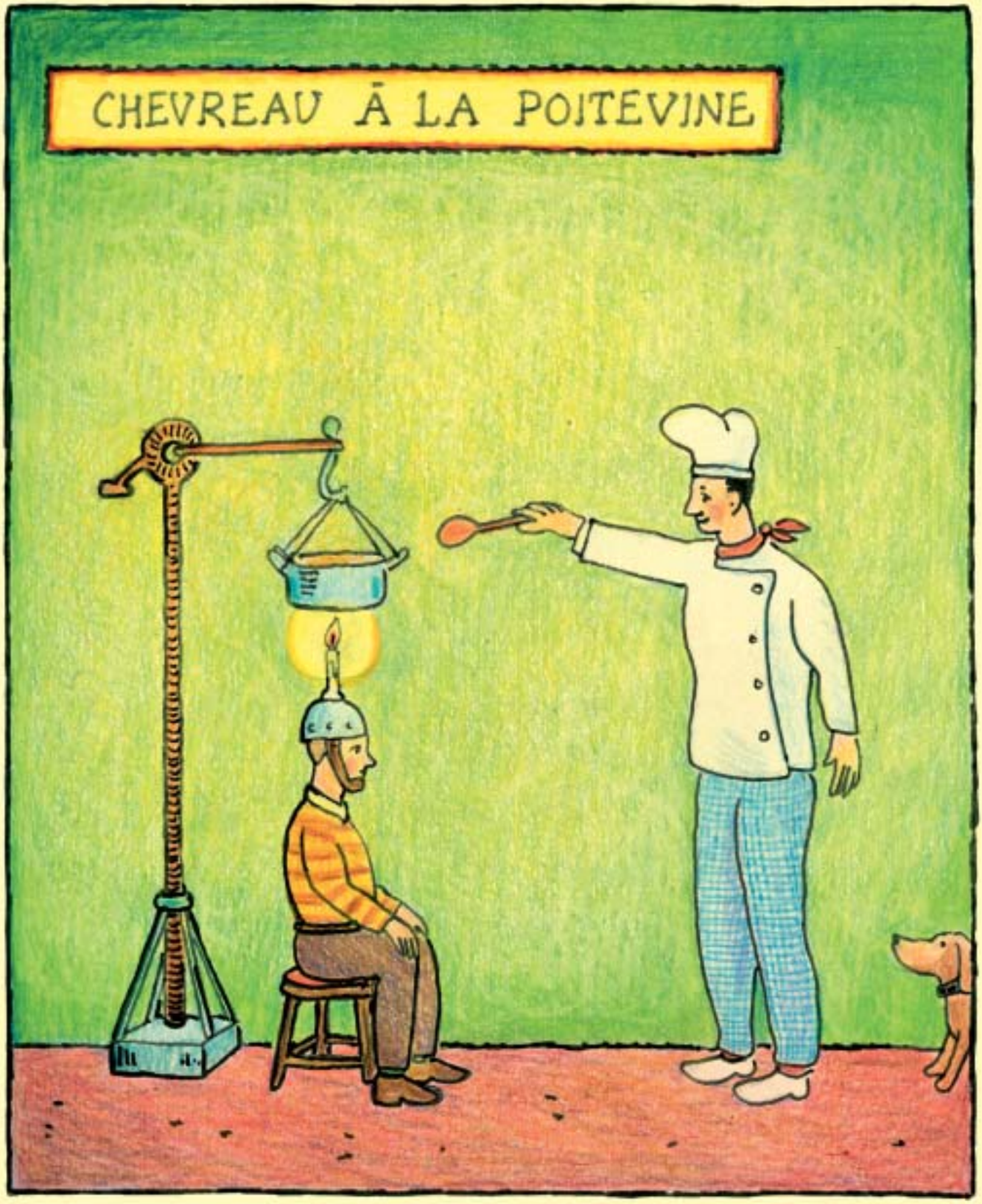
JEUX, NOMBRES ET FORMES

EMMANUEL LEVINAS À POITIERS

CATASTROPHES CLIMATIQUES ET DÉSASTRES SOCIAUX

■ AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2006 ■
■ N° 72 ■ 5,5 € ■

9 782911 320194



JE JOUAIS UN PETIT RÔLE MAIS SIGNIFICATIF DANS LA PRÉPARATION DE LA VIEILLE RECETTE FAMILIALE

Glen Baxter 2006

sommaire

4 RECHERCHE

8 HISTOIRE

10 ÉCONOMIE

12 CULTURE

15 ROUTES

17 SAVEURS

18 L'INVENTION DE MOREL RÉINVENTÉE
Jean-Pierre Mourey, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, adapte *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casares à la bande dessinée.

20 INSTANTS D'ÉCOUTE
Le compositeur Pierre Mariétan note jour après jour ce qu'il perçoit de l'environnement sonore.

22 CATASTROPHES CLIMATIQUES, DÉSASTRES SOCIAUX
Pascal Acot tire la sonnette d'alarme : le changement climatique ne doit pas être pensé en dehors de ses conséquences sociales.

26 USAGES CONTEMPORAINS DE L'ŒUVRE DE MICHEL FOUCAULT
L'Université de Poitiers organise un colloque sur Michel Foucault, grand philosophe né en cette ville le 15 octobre 1926.

28 UN PENSEUR ENGAGÉ, NON CONSENSUEL
De la mort de l'homme à la problématisation du sujet, un parcours philosophique évoqué par Jean-Claude Bourdin.

30 LA RECHERCHE HISTORIQUE RENOUVELÉE
Selon Frédéric Chauvaud, les pistes ouvertes par Michel Foucault sont considérables pour les historiens.

32 CONTRE L'EXPERT, L'INTELLECTUEL SPÉCIFIQUE
Les questions philosophiques de Michel Foucault fournissent des clés aux sciences sociales, estime le sociologue Bertrand Geay.

34 LECTURE DES SIGNES DU CORPS
Vincent Estellon critique les perspectives moralistes des thérapies comportementales et cognitives.

36 RUE DE LA PRISON ET DE LA «SÉQUESTRÉE»
Petite histoire de la rue Arthur-Ranc à Poitiers où est né Michel Foucault.

37 RENÉ AIGRAIN, FANTASTIQUE ÉRUDIT
Hommage au chanoine Aigrain (1886-1957), historien «moderniste» de l'Eglise mais aussi critique littéraire et musical.

38 EMMANUEL LEVINAS, PHILOSOPHE QUI TRANCHE
Emmanuel Levinas (1906-1995) fut professeur de philosophie à l'Université de Poitiers entre 1964 et 1967.

40 PARTONOPEU DE BLOIS : LA FLAMME DU DÉSIR
Un grand roman français du XII^e siècle sort de l'oubli grâce à Pierre-Marie Joris et Olivier Collet qui l'ont édité et traduit.

42 AVEC LES MATHS, EXERCER SA LIBERTÉ
«Laissons jouer les enfants avec les maths», affirme Jean Souville, directeur de l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques.

44 LA BEAUTÉ DES MATHS
Depuis l'Antiquité, les «solides de Platon» ont séduit et inspiré savants et créateurs, par la beauté et l'harmonie de leurs formes.

46 PEINTURES DE PRÉHISTOIRE
A Vilhonneur en Charente, découverte d'une grotte aux parois ornées de peintures datant du Paléolithique supérieur.

47 DÉSERT DEPUIS 7 MILLIONS D'ANNÉES
Une nouvelle datation du désert du Sahara est proposée par la Mission paléoanthropologique franco-tchadienne.

48 CULTURE SCIENTIFIQUE

édito

Vingt ans après la mort de Michel Foucault, un colloque organisé par l'Université de Poitiers va démontrer l'actualité de ce penseur qui, au temps de sa gloire «non académique», dérangeait par ses prises de position et son engagement dans la société civile. Une nouvelle génération de chercheurs en sciences sociales a été nourri par ses réflexions. Que vont-ils chercher en 2006 chez cet intellectuel, certainement plus connu à l'étranger qu'en France ? Des «boîtes à outils» pour comprendre le monde, et surtout un esprit de liberté.
C'est cette liberté qui peut garantir la qualité d'une recherche exigeante. Recherche d'autant plus pertinente si elle contribue à forger des outils conceptuels qui permettent d'appréhender la complexité du réel et d'agir sur lui.
Cela vaut à toutes les étapes d'apprentissage. Comme le souligne Jean Souville, dès l'école primaire les mathématiques ne devraient pas apparaître comme un instrument de sélection mais plutôt comme un appropriation progressive, et ludique, d'outils et de règles, sans lesquelles on ne peut exercer sa liberté.
Un stade vient compléter cette démarche, comme nous y invite le compositeur Pierre Mariétan : l'écoute attentive et critique.
Pour ce qui est de notre environnement sonore. Et pour les autres.

Didier Moreau

En couverture : Michel Foucault par Fabrice Neaud

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 2^e trimestre 2006
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

STÉPHANIE JENOUVRIER

Le devenir de l'empereur

Etudier l'impact des changements climatiques sur la démographie de trois espèces d'oiseaux en Antarctique, tel est le sujet sur lequel a travaillé Stéphanie Jenouvrier au cours de sa thèse au Centre d'études biologiques de Chizé (CNRS-UPR 1934) dans les Deux-Sèvres. Un travail qui lui a valu d'être distinguée à l'échelle internationale. Elle est en effet la première française à recevoir l'une des quinze bourses d'une valeur de 40 000 dollars décernées conjointement depuis 2000 par l'Unesco et L'Oréal. Ces bourses permettent chaque année à de jeunes chercheuses de poursuivre leurs travaux dans un laboratoire d'accueil à l'étranger.

Dans ce cadre, Stéphanie Jenouvrier rejoindra pour deux ans la Woods Hole Oceanographic Institution (WHOI, Massachussetts, USA). Elle associera sa connaissance du système antarctique et des méthodes d'analyses démographiques à l'expertise du WHOI en matière de modélisation de la dynamique des populations. But de ces recherches : développer de nouveaux outils méthodologiques (leur déficit actuel représente un handicap majeur pour les recherches sur la biodiversité et sa dynamique) afin d'établir des scénarios prédictifs. La connaissance de l'impact du réchauffement sur les espèces se révèle en effet indispensable pour appréhender leur devenir.

Katell Pierre

En seulement quelques décennies, le climat s'est réchauffé à une vitesse plus importante qu'au cours des derniers millénaires et ces fortes anomalies, en partie reliées aux activités humaines, ont profondément affecté l'écosystème antarctique. Ainsi, la fonte des pôles s'accélérant, les ressources ne cessent de diminuer et, par là même, la taille de la population des espèces étudiées (fulmar antarctique, pétrel des neiges et manchot empereur).

La prise de conscience des conséquences sur les communautés animales et leur écosystème est malheureusement trop lente par rapport à la rapidité de ces changements. Si «chaque espèce possède ses particularités qui la rendent attachante», le manchot empereur est devenu, grâce au film *La Marche de l'empereur*, une espèce charismatique, ce qui pourrait aider à sensibiliser un public plus large à ces problèmes.

Axelle Parteix

Blocus des universités : le «modèle poitevin»

Le mouvement anti-CPE qui secoue toujours la France au moment où nous bouclons cette édition focalise l'attention des médias nationaux sur Poitiers, de manière inattendue et positive. Ainsi, le 23 mars 2006, le journal *Le Monde* titrait une double page : «Le modèle poitevin».

En fait, les actions ont débuté dès le 9 janvier avec les étudiants en sciences et techniques du sport qui protestent contre la réduction du nombre de postes ouverts au Capeps. Et depuis le 13 février, les étudiants mobilisés contre le CPE votent le blocus de l'université.

Ce qui étonne les observateurs, c'est la maturité avec laquelle ils gèrent ce mouvement de grande ampleur, leur souci de respecter les règles démocratiques élémentaires, mais aussi leur imagination – presque chaque jour une nouvelle action originale – et leur humour potache. Par exemple, dans les manifestations les membres du service d'ordre ont le nez peint en rouge tandis que d'autres lancent des slogans complètement décalés et détournent des classiques de la chanson française… Ce qui fait dire à *Libération* (11 mars) : «La ville semble être tombée sous le charme des étudiants.» *J.-L. T.*

JEAN-PAUL SALLES

Une histoire de la Ligue

Voici un livre qui remuera des souvenirs chez beaucoup. Jean Paul Salles, qui enseigne l'histoire contemporaine à l'Université de La Rochelle, vient de publier aux Presses universitaires de Rennes *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981), instrument du grand soir ou lieu d'apprentissage ?*, ouvrage adapté de sa thèse de doctorat soutenue en 2004 à la Sorbonne sous la direction de Michel Dreyfus, elle-même issue d'un mémoire de DEA à l'Université de Poitiers. C'est le premier véritable travail historique de fond consacré au mouvement trotskiste. «Il y a eu des articles, des mémoires, jamais de thèses. Mais la réelle originalité de mon livre réside ailleurs : j'ai travaillé essentiellement sur des documents.» Jean-Paul Salles connaît bien son sujet : avant 1968, il fut sympathisant de la Jeunesse communiste révolutionnaire alors qu'il était étudiant à Toulouse, puis adhérent de la Ligue de 1969 à 1978, au Havre et ensuite à La Rochelle. «J'ai utilisé d'abord mes archives privées. J'ai tout gardé ! D'abord la collection de *Rouge*, l'organe de la LCR, que j'ai étudiée de manière exhaustive, ainsi que les bulletins internes, les circulaires du bureau politique et du comité central, les comptes rendus des commissions (femmes, jeunes, SNCF, etc.) qui organisaient le travail militant. Et j'ai rencontré d'autres anciens militants dans tous les coins de France, comme Gérard Filoche, devenu inspecteur du travail et membre de la direction du PS, qui lui aussi a tout gardé.» Jean Paul Salles a aussi recouru à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine de Nanterre, qui détient un fonds important d'archives de mouvements révolutionnaires. «J'ai consulté bon nombre de documents comme les bulletins internes pour les congrès locaux qui non seulement n'étaient pas destinés à être rendus publics, mais dont le tirage était limité et numéroté et qui devaient en principe retourner à l'organisation.» La LCR avait en effet un aspect d'organisation clandestine, dû en partie aux conditions de sa création, après la dissolution de la Ligue communiste le 21 juin 1973, suite à des incidents violents lors d'un meeting de l'organisation d'extrême droite Ordre nouveau. Les militants utilisaient des pseudonymes, protection vis-à-vis des autorités mais aussi du Parti communiste, ennemi historique. «Nos militants ouvriers devaient affronter l'hostilité du Parti à égalité avec celle du patronat. Quand un patron repérait un sympathisant ou un militant de la Ligue son souci était de le virer le plus tôt possible, et ceux qui étaient repérés par les "staliniens" étaient exclus de la CGT. J'ai vu ainsi une lettre poignante d'un ouvrier de Peugeot à Besançon, qui explique pourquoi il donne sa démission de la LCR. Etre connu comme liguard lui rendait la vie impossible, et il démissionnait tout simplement pour sauver sa peau !» Les témoignages de militants et d'anciens militants constituent l'autre particularité du travail de Jean-Paul Salles. «Je n'ai rencontré ni Alain Krivine, ni Henri Weber. Tous ceux qui ont écrit sur la Ligue ont été les voir et leur témoignage finissait par manquer de fraîcheur. J'ai privilégié les militants de base, je me suis intéressé à la "ligue d'en bas", comme dirait Jean Pierre Raffarin.»

La thèse qui sous-tend l'ouvrage de l'universitaire rochelais, c'est que la Ligue a été un lieu d'apprentissage. «Il y avait un souci de transmettre le legs intellectuel issu des œuvres de Marx, Lénine et Trotsky. Dans chaque grande ville, une école de formation de la Ligue organisait des réunions régulières et des stages, et chaque été la direction nationale organisait aussi des stages. Au programme, des leçons souvent répétitives, sur le capital, la société de classes, l'histoire du mouvement ouvrier, le stalinisme, et c'est seulement quand le stagiaire avait acquis ce patrimoine qu'il pouvait devenir militant à part entière. Il s'agissait bien d'un apprentissage intellectuel.» Jean-Paul Salles évoque l'activité éditoriale intense de l'organisation. «La Ligue a publié un nombre incalculable de brochures et de bulletins. Il s'agissait aussi d'ouvrir les militants à la culture, et dans *Rouge* la rubrique culturelle était copieuse et de qualité. Au bilan, la Ligue a été une école de formation qui a permis à nombre de jeunes, rétifs par rapport au système officiel, d'accéder à des connaissances. Ils préféraient écouter les camarades dans les stages d'été que de vieux profs.»

Jean Roquecave

Thierry Girard

L'ouvrage de Jean-Paul Salles a reçu un bon accueil chez ses anciens camarades : «Contrairement à d'autres organisations, la Ligue ne considère pas comme des renégats ceux qui la quittent. L'organisation n'est pas une fin en soi, on continue à vous dire bonjour dans la rue. La LCR a toujours eu le souci du débat et de l'expression d'avis différents. Il s'agissait de se différencier du stalinisme, et de montrer que l'organisation d'un parti communiste est compatible avec le débat.»

Un reproche récurrent entendu par Jean-Paul Salles est de réduire la Ligue à avoir été l'école de formation du PS, dont bon nombre de dirigeants et de cadres actuels sont d'anciens liguards. «Ils ne sont pas tous partis chez les socialistes, on trouve d'anciens militants de la Ligue un peu partout. J'en ai même rencontré un qui a abouti au Front national.»

Presses universitaires de Rennes, 432 p., 22 €

DOMINIQUE GUILLEMET

Terres marines

« Dominique Guillemet était un historien de terrain au sens large et au sens noble du terme.» «C'est à partir des réalités concrètes, patrimoniales, paysagères, de la mémoire de l'histoire vécue encore aujourd'hui dans le quotidien, des réalités de la géopolitique contemporaine que Dominique Guillemet s'est construit son territoire de recherche et ses concepts en essayant toujours de lier passé et présent.» Ces mots de Jacques Péret ouvrent *Terres marines*, livre d'hommage à l'historien décédé brutalement en mars 2005 à l'âge de 53 ans (*L'Actualité* n° 68, avril 2005). Rappelons que ce professeur d'histoire moderne de l'Université de Poitiers fut un membre fondateur du Groupe d'études et de recherches historiques du Centre-Ouest atlantique (Gerhico).

Depuis plusieurs années, il travaillait sur l'histoire de l'Amérique française et sur les lieux de mémoire communs de la Nouvelle-France, ce qui avait donné, entre autres, le superbe livre *Champlain ou les portes du Nouveau Monde. Cinq siècles d'échanges entre le Centre-Ouest français et l'Amérique du Nord* (Geste éditions, 2004), conçu avec Mickaël Augeron, de l'Université de La Rochelle. Dans *Terres marines*, Frédéric Chauvaud et Jacques Péret ont rassemblé quarante études organisées autour de trois grands thèmes explorés par Dominique Guillemet : histoire et représentations du littoral ; paysages et territoires ; voyages, mobilité, nouveaux mondes. Une approche plurielle qui lui sied parfaitement, où l'on retrouve des historiens – aussi bien des médiévistes que des modernistes et contemporanéistes –, des géographes, des historiens d'art… ***J.-L. T.***

Presses universitaires de Rennes, 368 p., 24 €

Marc Deneyer

La citadelle de Brouage (Charente-Maritime), où est né Champlain.

MÉMOIRES DE NOUVELLE-FRANCE

A l'initiative de la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs et avec le soutien de nombreux partenaires scientifiques et institutionnels, les premières Rencontres franco-québécoises, tenues en 2001 à Poitiers et La Rochelle, ont ouvert un champ de recherche interdisciplinaire de part et d'autre de l'Atlantique (dossiers de *L'Actualité* n° 55, janvier 2002, n° 65, juillet 2004). Le champ est vaste puisque le territoire de la Nouvelle-France comprend une partie du Canada, la baie d'Hudson, l'Acadie et la Louisiane. En soulignant la «légitimité historique» des deux villes, Didier Poton, professeur à l'Université de La Rochelle et membre de Gerhico, affirme qu'il y a là «un devoir : raviver la mémoire française de l'Amérique». Ce dessein devrait connaître un point d'orgue en 2008 lors du 4e centenaire de la fondation de Québec, la première ville d'Amérique du Nord. Les actes de ces rencontres, *Mémoires de Nouvelle-France*, réunissent une trentaine d'articles organisés en trois parties, «Partir», «S'établir», «Introduire», plus cinq ateliers et deux tables rondes. L'ouvrage est dirigé par Philippe Joutard et Thomas Wien avec la collaboration de Didier Poton.
Presses universitaires de Rennes, 390 p., 22 €

e-Fish

Depuis quelques mois, la criée de La Rochelle expérimente le prototype e-Fish. Cet appareil, dont le nom signifie «évaluation de la fraîcheur par instrumentation des sens humains», a été élaboré au laboratoire Informatique, image, interaction à l'Université de La Rochelle (L3I) sous la direction de Pierre Loonis, maître de conférences. Le projet, qui répond à une demande des ports de pêche de Charente-Maritime (La Cotinière, La Rochelle et Royan) a été développé en étroite collaboration avec les professionnels de la filière. L'e-Fish est constitué d'un nez électronique associé à une caméra numérique. La caméra analyse la couleur et le brillant de la robe, de l'œil ou des branchies du poisson tandis que le nez électronique détecte les molécules chimiques (amines, ammoniacs, alcools…) issues de la dégradation des chairs et dont la concentration évolue avec le temps. Le critère de fraîcheur définit, avec la taille, la mise à prix du produit. Cette évaluation est effectuée pour l'instant de façon visuelle et tactile par les employés des criées. Le procédé e-Fish constituera un outil d'aide à la décision, surtout dans le contexte actuel de développement des achats à distance.

Il a déjà fait l'objet du dépôt de plusieurs brevets et le L3I a été récompensé en 2002 par un trophée INPI (Institut national de la propriété industrielle) de l'innovation. L'e-Fish est également lauréat du concours Tremplin-Recherche 2006 organisé par le Sénat pour promouvoir le transfert de la recherche dans la société.

Axelle Parteix

MICHEL VALIÈRE

Le conte populaire, approche socio-anthropologique

Après s'être penché sur l'ethnographie, dans un ouvrage paru en 2002, l'ethnographe Michel Valière s'est plus spécialement intéressé au conte populaire dans son dernier livre, *Le Conte populaire, approche socio-anthropologique*, qu'il inscrit d'emblée dans une anthropologie des pratiques de l'oralité. Il a voulu faire de son ouvrage une «invite à jauger le degré de vivacité d'un genre particulièrement riche et ouvert sur le monde et l'actualité».

Remontant au Moyen Age en Europe, Michel Valière retrace le long parcours mené par le conte, ce genre si souvent déprécié, pour parvenir jusqu'à nos jours. Bien que sa disparition avait été prédite par les plus grands à la fin du XIXe siècle, conteurs, collecteurs et bien d'autres encore lui ont permis d'être plus que jamais présent dans notre société.

Le point de départ de ce voyage est donc le Moyen Age, époque durant laquelle le conte s'est enraciné en Europe. Bien qu'il n'y était pas encore défini en tant que genre, le conte a très souvent servi de base à des créations littéraires médiévales. Le Romantisme redécouvrit le conte et lui permit enfin d'entrer dans la «littérature». C'est à cette époque encore que, sous l'impulsion des frères Grimm, des collecteurs de nombreux pays se mirent à réunir «pieusement» les richesses de la littérature orale. Le conte connaît depuis l'après-guerre un phénomène de renouveau qui a vu apparaître les conteurs contemporains que l'on appelle plus souvent les *nouveaux conteurs* et qui depuis plus de trente ans occupent «le paysage hexagonal». Nombreuses sont les initiatives de promotion des contes et plus largement des arts de la parole.

Eric Dessert

En 1984, l'ethnologue Michel Valière enquête sur les jours d'Angles chez Marie-Claire Rabeau, à Angles-sur-l'Anglin.

Ce voyage à travers le temps permet à Michel Valière de conclure que le temps des contes n'est pas révolu, bien au contraire : «le temps des contes c'est aujourd'hui».

Publié dans la collection Cursus des éditions Armand Colin destinée en priorité aux étudiants et aux classes préparatoires, ce «manuel» se révèle être un formidable outil qui intéressera non seulement les néophytes mais également les spécialistes.

Au-delà de cette présentation diachronique du parcours chaotique du conte, l'ouvrage offre, en effet, la plus large description possible du monde du conte et des pratiques de l'oralité, le contexte (lieu, temps, gestes et voix du conteur, le public, etc.) étant un élément essentiel du genre. Michel Valière s'attarde aussi sur l'évolution des fonctions du conte dans la culture d'aujourd'hui où ses usages peuvent être «festifs, ludiques, pédagogiques, sociaux, thérapeutiques». Il souligne les problèmes liés à l'édition des contes. Si leur publication a joué grandement dans leur survie, elle a soulevé et soulève encore de nombreux problèmes dont le principal est le passage de l'oral – Michel Valière utilise le terme d'*orature* – à l'écrit d'un genre qui doit tout à l'oralité.

Tous les points traités sont amplement illustrés par des exemples français mais également du monde entier, Michel Valière concédant une large place au Poitou-Charentes.

Paola da Cunha

Ethnographie de la France, Armand-Colin, coll. «Cursus», 2002.
Le Conte populaire, approche socio-anthropologique, Armand-Colin, coll. «Cursus», 2006.

ROSE VALLAND
LA RÉSISTANCE AU MUSÉE

L'historienne Corinne Bouchoux retrace l'itinéraire d'une résistante méconnue qui, en 1940, travaillait au musée du Jeu de Paume à Paris, où les nazis entreposaient les œuvres pillées. Son action a permis d'en sauvegarder. Elle a aussi participé à l'évacuation d'une partie du patrimoine artistique vers des cachettes situées dans l'Ouest de la France. Geste éditions, coll. «Archives de vie», 142 p., 17 €

Poitevin-saintongeais, images et dynamiques de la langue

Liliane Jagueneau, spécialiste des langues régionales à l'Université de Poitiers, a coordonné *Images et dynamiques de la langue. Poitevin-saintongeais, français et autres langues en situation de contact*, ouvrage qui résulte d'une journée d'étude et d'un colloque organisés en 2003 et 2004 par l'Université de Poitiers et l'association Parlanjhe vivant.

Les lecteurs de *L'Actualité* qui suivent la chronique «saveurs» de Denis Montebello pourront poursuivre leur rêverie gourmande et étymologique en lisant l'article de Liliane Jagueneau intitulé «Au-delà des images d'Epinal : le poitevin-saintongeais dans les livres de Denis Montebello». Citation : «L'écriture fait craquer la langue principale de l'œuvre, le français, sous l'effet d'une autre langue, le poitevin-saintongeais, dont les mots, les expressions, les énoncés sont plus cités qu'employés. […] Denis Montebello n'est pas le premier "non-natif" à adopter le poitevin-saintongeais, mais la nouveauté de ses textes, discours plus que "récits", souvent discours sur les mots, rajeunit l'image du parlanjhe, qu'il cultive, torse et détrvire pr lli faere dire daus afaeres que prsoune avét jhamae sunjhai de lli demandàe.» ***J.-L. T.***

L'Harmattan, 258 p., 22 €

Petites villes du Haut-Poitou

Angles-sur-l'Anglin, Argenton-Château, Charroux, Melle, Parthenay et Rom font l'objet d'une monographie synthétique dans le deuxième volume de l'ouvrage dirigé par Luc Bourgeois, maître de conférences d'archéologie médiévale à l'Université de Poitiers : *Les Petites Villes du Haut-Poitou de l'Antiquité au Moyen Age. Formes et monuments*. Le premier volume, paru en 2000, était consacré à Bressuire, Brioux-sur-Boutonne, Loudun, Montmorillon, Saint-Savin et Thouars. Ce travail est issu d'un projet collectif de recherche réalisé au CESCM (1997-2002) avec le soutien de la Région, des départements de la Vienne et des Deux-Sèvres. Chaque monographie, illustrée de plans, photos et documents, confronte les résultats de l'archéologie, de l'histoire de l'architecture et de l'analyse des sources écrites et graphiques. Les douze sites présentés fournissent un échantillon représentatif de formes urbaines reconnues dans le Centre-Ouest de la France depuis la fin de l'Antiquité.

Edité par l'Association des publications chauvinoises (BP 64, 86300 Chauvigny), 176 p., 22 € (35 € les deux volumes). www.musees.chauvigny@alienor.org

Le château de Bressuire dominant la vallée du Dolo.

Jean-Luc Terradillos

Châtellerault sous l'Occupation

Le livre de Marie-Claude Albert, professeur d'histoire au lycée Marcelin-Berthelot de Châtellerault, est salué par Eric Alary, historien spécialiste de la ligne de démarcation et de l'Occupation, qui écrit dans sa préface : «L'enquête historique présentée dans ces pages offre un observatoire privilégié de l'histoire d'une partie des Français qui vécurent dans une ville proche de la ligne de démarcation. Elle offre aussi un panorama de tous les aspect de l'Occupation.»

Marie-Claude Albert, qui prépare actuellement une thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Danièle Voldman, a mené une enquête minutieuse tant dans les archives publiques et privées qu'auprès de témoins. De sorte que dans *Châtellerault sous l'Occupation*, on suit l'évolution des autorités locales et de l'opinion et l'on découvre quantité de destins individuels. Le livre est dédié «aux Châtelleraudaises et Châtelleraudais qui ont mis leur vie au service de la liberté, et à leurs familles», et les droits d'auteur seront versés à la délégation locale des Amis de la fondation pour la mémoire de la déportation.

Geste éditions, 358 p., 25 €

LITTÉRATURE ET HISTOIRE COLONIALE

Grâce à des documents inédits, Alain Quella-Villéger éclaire les péripéties du retour de René Caillié, après sa découverte de Tombouctou, de Rabat à Toulon via Tanger en 1828. L'auteur de *René Caillié. Une vie pour Tombouctou* (éd. Atlantique, 1999) en fait le récit dans *Littérature et histoire coloniale*, actes du colloque tenu à Nantes en 2003 édités par Les Indes savantes (374 p., 35 €). Jacques Weber, qui a dirigé l'ouvrage, y publie une étude approfondie sur «La littérature, une source d'histoire coloniale (1889-1940)». Yvan Daniel, de l'Université de La Rochelle, signe un article sur «La vision impériale au risque du désir : l'exemple de l'Indochine littéraire érotisée», de Victor Segalen à Marguerite Duras.

CLERGÉ RÉSISTANT

En 1940, l'évêque de Poitiers était pétainiste. Pourtant des curés ont décidé de résister et la plupart l'ont payé de leur vie, tel l'abbé Bonnin, curé de Smarves et membre du réseau Renard, mort à Nordhausen le 4 avril 1945. L'actuel curé de Smarves, Jérôme de la Roulière, lui consacre une monographie de 60 pages : *Le Clergé poitevin face à la barbarie nazie*. Il évoque également le parcours de douze autres religieux résistants. L'ouvrage est préfacé par Mgr Rouet et Pierre Joulain, et suivi des contributions des historiens Jean-Henri Calmon et Eric Alary.

LA GUERRE AÉRIENNE DANS LA VIENNE

Christian Richard est un archéologue passionné par l'aviation et par la Seconde Guerre mondiale. Il a récolté des centaines de documents et témoignages de résistants, d'aviateurs, de parachutistes et de sauveteurs pour raconter l'histoire de la guerre aérienne dans la Vienne entre 1939 et 1945.

Geste éditions, 348 p., 26 €

Une histoire de la paysannerie du sud Deux-Sèvres

Spécialiste du protestantisme dans le Poitou, André Benoist a voulu situer cette religion dans son cadre géographique pour en saisir les différentes évolutions au cours des siècles. Son étude, centrée sur le secteur alors très rural de La Crèche et ses alentours, vise à montrer les interactions entre la façon de vivre des paysans et la pratique du protestantisme du XVIIe au XIXe siècle.

A partir d'un fonds documentaire considérable, André Benoist nous plonge dans le quotidien des principaux personnages de la paysannerie : le simple valet de ferme, qui se loue aussi cher pour les trois mois d'été que pour le reste de l'année ; le riche métayer, éleveur de mules ; et le journalier agricole, changeant de maître d'un jour à l'autre.

«On trouve à Niort une manne unique en France, souligne André Benoist. Grâce aux fonds de l'élection et du siège royal de Saint-Maixent sauvé d'un incendie qui emporta en 1805 la majorité des documents de l'Ancien Régime, nous disposons de la plupart des dossiers fiscaux de l'époque. Une véritable mine d'or pour la recherche historique.» Ainsi, les rôles de taille fournissent des renseignements d'une précision inespérée : «La superficie cultivée par chacun, le nombre de ses bestiaux ou encore la nature de ses activités agricoles y sont consignés.» On peut y suivre, année après année, tous les chefs de famille des soixante paroisses étudiées, reconstituer, village par village, les variations démographiques, classer la population selon les critères de privilège et de roture, de niveau de vie, de profession, de statut social, etc. Autant d'informations qui permettent à André Benoist de refaire vivre une partie des Deux-Sèvres jusque-là peu connue.

Cette région, qui s'étend entre Niort, Saint-Maixent et Melle est constituée de plaines. Les élevages y sont rares. On y cultive principalement du blé et de l'orge selon un système de jachère triennale : une année de blé, une année de baillarge (ou orge de printemps) et une année de jachère. Cette obligation coutumière remonte au Moyen Age. Contraignante pour une part, elle oblige les paysans à semer les mêmes céréales. «Cette organisation collective de l'agriculture a aussi des avantages. Elle permet aux chèvres des miséreux de survivre, par exemple. Ainsi, avec la vaine pâture qui ne délimite pas les champs, les troupeaux se promènent librement entre les exploitations», raconte André Benoist.

Très vite, la production de blé froment dépasse les besoins locaux. Dès le XVIe siècle, les minots du Poitou (farine de froment) sont exportés vers le Portugal et les Antilles. Pour André Benoist, cette production illustre parfaitement la manière dont le sud Deux-Sèvres s'émancipe et s'enrichit : «Ce bassin protestant a su s'adapter et créer de la richesse. Avec l'abolition des droits seigneuriaux en 1789, s'ouvre un nouvel avenir pour l'agriculture. Les protestants sauront en tirer profit. Sous l'Empire, c'est cette paysannerie sûre d'elle-même qui prendra en mains la destinée des communes rurales de la plaine et y développera l'idée de progrès.»

Elisa Artigue-Cazcarra

Paysans du sud Deux-Sèvres, XVIIe-XVIIIe siècles. La terre, les traditions, les hommes, Geste éditions, 2005, 360 p., 25 €
A paraître : *Paysans du sud Deux-Sèvres, XIXe siècle. L'esprit de progrès.*

Photographie de Franck Gérard : Economie de marché, paysage de production : La Couarde, la Bertaudière, Deux-Sèvres, avril 2005

GESTE ÉDITIONS

Dans la collection «Témoignages» : *Ceux des écarts* de Gérard François Gréard (142 p., 16 €).
***Des jours se sont passés. Journal de deux STO* de Suzanne Bontems (168 p., 22 €).**
***Le bonjour d'Alfred* d'Yves Barou (176 p., 20 €).**
Dans la collection «Villes et rivages» : *La Rochelle entre tours et détours* de Mickaël Augeron et Christophe Gauriaud (156 p., 30 €).
***Se souvenir de Saint-Martin-de-Ré* d'André Diétrich (250 photos et cartes postales anciennes inédites, 160 p., 37 €).**
***Se souvenir de La Crèche* d'Annie Marchais et Bernard Haury (128 p., 25 €).**
Trois guides bien documentés et illustrés qui proposent des balades pour découvrir le *Pays mellois*, le *Marais poitevin* et le *protestantisme charentais*.

Le prix unique du livre a-t-il rempli ses objectifs ?

La loi sur le prix unique du livre, dite loi Lang, a été promulguée le 10 août 1981. Selon ses termes, l'éditeur fixe le prix de vente de chaque titre qu'il édite. Les détaillants sont tenus de pratiquer un prix de vente effectif compris entre 95 % et 100 % du prix fixé par l'éditeur. Ce prix fixé et imposé devait permettre «l'égalité des citoyens devant le livre qui sera vendu au même prix sur tout le territoire, le maintien d'un réseau dense de librairies et le soutien du pluralisme dans la création et l'édition».
Vingt-cinq ans après, la loi a-t-elle rempli ses objectifs ? La question est posée à Jean-Claude Van Dam, directeur régional des Affaires culturelles et à Hélène Grognet, conseiller livre et lecture à la Drac Poitou-Charentes.

L'Actualité. – Que représente la loi Lang ?

J.-C. V.D. – La loi Lang est un moment fort d'intervention de la puissance publique pour corriger les effets du marché sur un produit culturel. Elle affirme ainsi, pour la première fois, le principe encore non défini à l'époque d'exception culturelle française.

Mais pourquoi protéger le livre plutôt qu'un autre produit culturel ?

J.-C. V.D. – Les livres sont vecteurs de culture. Les protéger, c'est combattre l'uniformisation de la pensée. Pour ce faire, la loi Lang a choisi de défendre la librairie indépendante en imposant un prix de vente fixe. Mais, si elle fait aujourd'hui consensus, la loi a suscité alors de vifs débats. Notamment du côté des consommateurs qui ne souhaitaient pas payer effectivement leurs livres plus cher. On retrouve aujourd'hui ces débats à propos du paiement du droit d'auteur, d'Internet et de la copie.

La loi a-t-elle rempli ses objectifs ?

J.-C. V.D. – Dans les pays exempts de telles réglementations, comme la Grande-Bretagne, les librairies indépendantes ont disparu ou sont en voie de disparition. En France, grâce à la loi Lang, le réseau des librairies est encore là. Et, si ce réseau est aujourd'hui sous pressions, la loi fut, par exemple, une des conditions de l'essor des librairies pour la jeunesse correspondant à un secteur éditorial en plein développement.

A quelles pressions faites-vous allusion ?

H.G. – Elles sont nombreuses et complexes. Le réseau des librairies indépendantes est aujourd'hui surtout fragilisé par les grands éditeurs qui vivent sur leur trésorerie par le système des offices. Ce système les étouffe d'autant plus que le nombre de nouveaux titres par an a triplé en 25 ans. En outre, les libraires ont du mal à négocier leurs remises auprès de ces éditeurs selon qu'ils sont de niveau I ou II. Enfin, les clients n'ont pas le réflexe d'acheter leur *Da Vinci Code* dans les librairies indépendantes, notamment parce qu'ils ne connaissent pas la fonction d'un best-seller dans l'équilibre des stocks…

Thierry Girard

Y a-t-il des dispositions réglementaires ou des aides qui permettent d'alléger ces pressions ?

H.G. – Le principe de la remise maximum de 5 % sur le prix unique du livre ne s'appliquait pas, dans la loi de 1981, aux achats de livres par des collectivités dont dépendent les bibliothèques. De fait, les grossistes, qui peuvent se permettre des rabais jusqu'à 25 %, remportaient systématiquement les marchés au détriment des libraires. La loi du 18 juin 2003 sur le droit de prêt complète la loi Lang en plafonnant à 9 % les remises autorisées sur les livres, hors manuels scolaires, achetés par les collectivités.

J.-C. V.D. – Cet ajout applique ainsi l'exception culturelle aux marchés publics. Mais il suppose de la vigilance car les infractions sont nombreuses.

H.G. – Parallèlement au prix unique, les libraires peuvent bénéficier d'un ensemble d'aides issues des crédits déconcentrés du ministère. De 2003 à 2005, nous avons aidé 14 librairies pour un montant total de 153 207 €. Le Centre national du livre attribue des aides à l'installation des libraires et des prêts à taux zéro. Mais, ces dispositifs ne prennent sens que si les libraires montent aussi au créneau, dans le sens d'une action collective par exemple.

Recueilli par Anh-Gaëlle Truong

UN ÉLÉMENT D'UNE POLITIQUE D'ENSEMBLE

La loi Lang est un élément d'une politique d'ensemble du livre qui comprend aussi le développement des bibliothèques – «Sans ces 3 067 bibliothèques en France en 2004, il y aurait eu une plus grande uniformisation de la pensée», note Jean-Claude Van Dam –, mais aussi l'aide aux éditeurs, aux auteurs par le biais de bourses ou de résidences issue des crédits déconcentrés du ministère. Cet ensemble s'est mis en place à la même époque que le prix unique du livre. Le Centre national du livre attribue aussi des aides à la vie littéraire, tandis que le Fonds d'intervention pour les services, l'artisanat ou le commerce (Fisac) ou l'Association pour le développement de la librairie de création (Adelc) peuvent également soutenir la librairie. Enfin, la loi sur le droit de prêt de juin 2003 s'intéresse aussi aux créateurs. En effet, l'Etat à hauteur de 1 à 1,5 € par usager inscrit dans une bibliothèque de prêt et les collectivités avec une contribution proportionnelle aux achats effectués dans leurs bibliothèques financent, entre autres, le régime de retraite complémentaire des auteurs.

L'économie du livre et les mécanismes complexes qui la structurent ont été développés dans le n° 66 de *L'Actualité Poitou-Charentes* paru en octobre 2004.

La loi Lang : indispensable

Malène Mazaud est propriétaire de la librairie Clair de Plume à Ruffec depuis 1985. Danièle Gay a ouvert Lignes d'horizons à Saujon en décembre 2003. Toutes deux s'accordent sur le fait que le prix unique du livre a conditionné leur existence. «Sans cette disposition, il y aurait eu des dérives extrêmement dures, voire impossibles à gérer», pense Danièle Gay. En résumé, la loi Lang est indispensable mais pas suffisante. En effet, Malène Mazaud se sent fragilisée «notamment par les nouvelles habitudes des consommateurs, la grande distribution et les éditeurs…» Que faire alors ? «Au Danemark, les livres ne se trouvent que dans les librairies et les bibliothèques. Sans forcément aller jusque-là, je pense qu'il faut privilégier la vente du livre par des professionnels qui orientent et conseillent.» Pour Danièle Gay, «il ne devrait même pas y avoir la possibilité de varier le prix de 5 %». En effet, cette marge de 5 % est appliquée systématiquement dans les grandes surfaces, «qui parfois en font exagérément la publicité», note d'ailleurs Hélène Grognet, de la Drac. Les librairies, elles, à l'instar de Clair de Plume ou de Lignes d'horizons appliquent plutôt la remise par le biais de cartes de fidélité. «Certains de mes clients ressentent cette différence tout en pensant, pour nombre d'entre eux, que c'est moi qui fixe les prix…», note Danièle Gay.

FAIRE VIVRE LE LIVRE AUTREMENT

Malène Mazaud est membre de l'Arca, association qui organise Biblion, le festival du premier roman, depuis 20 ans à Ruffec et qui se décline cette année en version pour la jeunesse (6-9 avril). L'Arca organise aussi le Café Livre, un café littéraire itinérant dont le but est de discuter de deux livres lus au préalable par les participants. A Saujon, Danièle Gay anime un café littéraire au Penalty. Découverte d'un titre, d'un auteur, d'un thème. Tous les mois, une douzaine de participants se réunissent pour échanger. Car, la lecture ici est avant tout le support d'un dialogue.

Thierry Girard

A défaut de prix unique

L'efficacité de la loi Lang est souvent démontrée par l'exemple des disquaires qui, eux, n'en bénéficient pas. «En 1988, quand j'ai pris la gérance des Mondes du disque, il n'y avait que des disquaires indépendants à Poitiers», se rappelle Jean-Claude Bertrand. Depuis, se sont installés et développés Gibert Disque, la Fnac et Cultura ainsi que les rayons disques de la grande distribution. Aujourd'hui, Les Mondes du disque est le seul disquaire indépendant de Poitiers. «L'instauration d'un prix unique, comme pour le livre, aurait certainement maintenu un réseau indépendant sur tout le territoire.» Jean-Claude Bertrand emploie une salariée et propose environ 15 000 références généralistes (chanson française, variétés internationales, jazz, blues, country, musique classique et contemporaine, musique du monde, pour enfants, musiques de films). «Par méconnaissance, je ne propose ni rap, ni métal et peu de techno.» Car, pour survivre dans ce contexte très concurrentiel où les grandes surfaces culturelles sont en mesure de négocier des remises importantes auprès des éditeurs, c'est par le conseil, par l'aptitude à répondre aux demandes très spécifiques que les Mondes du disque fidélise sa clientèle. «Bien souvent les gens viennent chez moi pour des demandes compliquées et semblent satisfaits de la relation qui s'instaure. Il serait bon qu'ils comprennent qu'ils peuvent aussi acheter des best-sellers grâce auxquels je finance mes raretés.» De son point de vue, c'est très difficile aujourd'hui de créer un magasin de disques indépendant et d'autant plus de maintenir son ancrage dans la ville : «C'est la passion qui me retient, pas le salaire.»

Malgré la disparition de ces prescripteurs que sont les disquaires, la création reste diversifiée. Jean-Claude Bertrand l'explique par la qualité du travail de recherche effectué par certains petits labels mais aussi certaines majors comme Universal qui prennent «quand même» des risques d'éditer des catalogues dont le succès commercial n'est pas garanti. En revanche, le réseau de distribution est distendu. L'accès au disque est inégal et parfois en zone rurale réduit au rayon disques du supermarché et à celui de la bibliothèque municipale. «Pourtant, s'interroge Jean-Claude Bertrand, entre un roman à l'eau de rose et un quatuor de Beethoven, lequel est le vecteur culturel le plus important à défendre ?» ***A-G. T.***

JEAN-LOUIS SAGOT-DUVAUROUX

La rue est à nous

Après le dossier sur le Temps des arts de la rue publié dans *L'Actualité* (n° 72, octobre 2005), poursuite de la réflexion avec Jean-Louis Sagot-Duvauroux, philosophe et dramaturge. Il est l'auteur d'un essai sur la gratuité paru en 1995, réédité (et augmenté) aujourd'hui sous le titre *De la gratuité* aux éditions de l'Eclat. Le texte est d'ailleurs disponible gratuitement sur Internet. Animateur de la compagnie malienne de théâtre BlonBa, il a piloté une étude sur la gratuité des arts de la rue, commandée par Lieux Publics, centre national de création des arts de la rue. Il nous livre ses réflexions.

L'Actualité. – Pourquoi les artistes de rue sont-ils associés à l'idée de gratuité ?

Jean-Louis Sagot-Duvauroux. – Les arts de la rue entretiennent un intense cousinage avec l'idée même de gratuité, puisqu'ils se produisent dans un espace public auquel chacun a librement accès : la rue. Certes, les bateleurs d'hier ou d'aujourd'hui font tourner le chapeau après leur performance et se rémunèrent ainsi, au bon vouloir du spectateur. Mais celui-ci est invité à soutenir l'artiste et non pas à acheter une prestation. Et depuis vingt ans, le mouvement des arts de la rue a pris un nouvel essor sur la base de la gratuité, en opposition au spectacle de salle dont on paye l'accès. Le chapeau y a été remplacé par des achats ou des soutiens publics. Les spectateurs de ces créations sont placés en situation de gratuité, mis en face d'événements qui les font sortir du rapport marchand et des réflexes consuméristes qui vont avec.

Cette gratuité participe-t-elle à la démocratisation de la culture ? Ou au contraire à une dévalorisation de ces pratiques artistiques ?

Les arts de la rue touchent indubitablement un public socialement plus large que le spectacle en salle, souvent vécu dans les milieux populaires comme intimidant. Et la gratuité joue son rôle dans ce phénomène en ouvrant ces moments de création à un éventail très large de personnes. C'est une occasion d'accéder à une œuvre de création, d'élargir ainsi sa sensibilité et son imaginaire. Il arrive que la gratuité signale la faible valeur de quelque chose. Mais ça n'a rien de systématique. La Joconde n'est pas moins belle les dimanches où le Louvre est gratuit. La rencontre avec l'art permet justement d'échapper pour une part à l'évaluation de tout par l'argent.

L'espace public doit-il rester gratuit ?

Oui ! Il s'agit là d'une question décisive pour la vie en société. Malheureusement, on ne va pas dans cette direction. Nous

J.-L. T.

connaissons une période de privatisation de l'espace public qui menace cette gratuité. Nos rues sont colonisées par les images publicitaires, qui annexent les paysages urbains à la course au profit privé. L'espace public est de plus en plus organisé comme une annexe de l'espace privé, un peu comme les parties communes d'une copropriété. Or, nous avons besoin d'une vie privée et d'une vie commune. Si le privé envahit le public, c'est la possibilité même de nous constituer en société qui est en danger. Les arts de la rue, surtout quand ils sont gratuits, produisent de la communauté sur l'espace public. Ça mérite qu'on en prenne soin.

Propos recueillis par Aline Chambras

De la gratuité, éditions de l'Eclat, 2006, 12 €. Texte disponible sur Internet : http://www.lyber-eclat.net/lyber/sagot1/gratuite.html

MUSIQUES MÉTISSES

Du 24 au 28 mai, la 31e édition du festival invite à Angoulême des musiciens d'Afrique, du Maghreb, de la Caraïbe, de l'Océan indien et d'Europe, des stars comme Cesaria Evora, Salif Keita, Amadou et Mariam, deux légendes vivantes du reggae, Lee «Scratch» Perry et Max Romeo, et des révélations comme le Franco-Algérien Akli D. musiques-metisses.com

OPÉRA À LA ROCHELLE

Dans le quartier de Mireuil, à La Rochelle, les Anges rebelles accueillent en mai et juin Graciane Finzi et Emmanuelle Marie, respectivement compositeur et librettiste de l'opéra *Là-bas peut-être*. Un travail d'atelier (musique, écriture, théâtre, chant) sera mené avec des adolescents. Représentations au théâtre de verdure les 30 juin et 1er juillet, précédées d'une création de Pascal Ducourtioux. Tél. 05 46 55 43 74

RIP HOPKINS

Ce jeune Britannique photographie les populations en danger dans le monde. Son travail se situe en marge des codes traditionnels de la photographie documentaire. Pour découvrir le parcours atypique de Rip Hopkins, deux expositions sont visibles à La Rochelle (désormais sa ville de résidence), au Carré Amelot et à l'Espace art contemporain du 6 mai au 10 juin.

Rip Hopkins

BONNIVET EN POITOU

Renaissance d'un château

Dans *Gargantua* (ch. 53), Rabelais décrit l'abbaye de Thélème et affirme qu'elle est «cent fois plus magnifique» que Bonnivet, Chambord et Chantilly. Il évoque le château de Bonnivet, à Vendeuvre-du-Poitou, édifié par Guillaume II Gouffier entre 1516 et 1525. Cet amiral de France, compagnon d'armes de François Ier, eut le temps d'achever le logis principal avant sa mort à la bataille de Pavie. Les ailes du château ont été élevées à partir de 1649 par Jacques de Mesgrigny. Combien de lecteurs de Rabelais ont cherché en vain ce château ! En effet, à la veille de la Révolution, le bâtiment en piteux état fut vendu à un homme d'affaires qui acheva sa destruction en le transformant en carrière de pierres – qui ornent maintenant les maisons des environs… Cependant, des éléments de décor sculptés rassemblés par la Société des Antiquaires de l'Ouest et par le musée national du Moyen Age sont conservés au musée Sainte-Croix de Poitiers. Une exposition mettant en scène 80 fragments sculptés, des dessins et estampes du XVIIe et du XIXe siècle permet de découvrir l'édifice. Anne Péan, commissaire de l'exposition, souligne que le somptueux décor a été «exécuté par des artistes appartenant à deux sensibilités distinctes, les uns fortement inspirés par le répertoire antiquisant importé d'Italie, les autres exécutant des reliefs vigoureux nourris de la tradition gothique française. Cette alliance de styles permit l'édification d'un chef-d'œuvre de l'architecture, précurseur des châteaux de la Loire.» L'exposition est complétée par la publication, chez Picard, de l'ouvrage du professeur Jean Guillaume : *Le château de Bonnivet. Entre Blois et Chambord, le chaînon manquant de la première Renaissance*.

Clef de voûte du château de Bonnivet. Un homme nu affronte Hercule.

J.-L. T.

Exposition jusqu'au 3 septembre.
Tél. 05 49 41 07 53 musees-poitiers.org

JACQUES VILLEGLÉ

La guérilla des signes

En s'appropriant en 1949 à Paris, avec son ami Raymond Hains, la première affiche lacérée, Jacques Villeglé a fait des rues des villes du monde occidental son atelier. Impossible de regarder dans la rue une affiche lacérée sans y voir un Villeglé. Lacérées par des passants anonymes, recadrées par l'artiste et marouflées sur toiles, les 4 500 affiches qui constituent l'œuvre monumental de ce Nouveau Réaliste sont le miroir abyssal de nos «réalités collectives». Les œuvres de Jacques Villeglé réfléchissent une grande part de notre histoire de ces soixante dernières années. On peut y lire contestations, colères, élans de vie, embrasements d'humanité. «J'estime avoir résumé la peinture d'histoire dans l'histoire de l'art», observe l'artiste. Simultanément «la non-peinture devient peinture» et «le monde est un tableau».

Releveur de traces de civilisations, outre les affiches lacérées, à partir de février 1968, Jacques Villeglé est frappé par la prolifération de graffiti dans les rues de Paris. Cette épigraphie contestataire devient la base d'un alphabet sociopolitique élaboré et développé dans le versant graphique de son œuvre : «Dans le graphisme sociopolitique, je travaille comme un encyclopédiste anonyme. Je suis quelqu'un qui met en valeur le travail des autres. La contestation n'a jamais eu de monument. En faisant mes graphismes j'essaie de créer ce monument.»
Cinquante de ses œuvres épigraphiques viennent d'être acquises par l'artothèque de l'école d'arts de Châtellerault. Cette acquisition met en circulation le fonds le plus important jamais réuni en France consacré à l'écriture sociopolitique et à la guérilla des signes de Jacques Villeglé. L'exposition que lui consacre Gildas Le Reste rend hommage à un artiste visionnaire, Breton et Picto-Charentais, car cinq années de son enfance se sont écrites à Cognac entre 1929 et 1934. ***D.T.***

Exposition jusqu'au 3 mai à la galerie de l'ancien collège, à Châtellerault.
Tél. 05 49 93 03 12

EXPOSITIONS

Espace d'art contemporain Rurart à Rouillé : «Circulez, il n'y a rien à voir», exposition collective de Ann-Veronica Janssens, Sabrina Montiel-Soto, James Turrell jusqu'au 11 juin.
Espace art contemporain à La Rochelle : «Trouble» de Gaëlle Chotard, jusqu'au 26 avril.
Galerie Agathe Gaillard à Paris : «Histoires de limites», le Poitou-Charentes photographié par Thierry Girard, jusqu'au 29 avril.

STÉPHANE EMOND

Pastorales de guerre

Quarante ans passés, Stéphane Emond publie son premier livre, *Pastorales de guerre* (éd. Le temps qu'il fait, 96 p., 14 €), une suite de courts récits ancrés dans l'Argonne, son pays natal, et dans la mémoire de sa famille, de modestes paysans. Il n'a plus l'âge où l'on veut régler des compte. Il aime trop la littérature contemporaine pour s'y hasarder sans conscience.

Le titre sonne comme un oxymore. De guerre, il s'agit de la Grande boucherie, les tranchées de 14-18, la boue, la mitraille et le bruit sourd d'un corps qui tombe ou ce qu'il en reste, mais aussi les coliques de la peur, la fuite, la lettre aux parents – la dernière peut-être –, la solitude de survivants. Loin de l'emphase, Stéphane Emond ne donne pas une grande fresque, il érige des tombeaux à ses aïeux sans grade. Econome, précis, poignant : «Le froid et l'humidité étaient si tenaces que certains en pleuraient. Le cœur n'était à rien, la mort et la peur étaient partout, mais l'ordre était donné de ne pas lâcher. Les salves d'artillerie n'avaient pas cessé durant quatre jours et quatre nuits.»

Quant à la pastorale, elle n'est guère plus enviable. Vies de misère sur la terre battue, noire luisante, dans des villages «où même les renards ont faim». Les femmes se tuent à la tâche en espérant le retour du mari ou du fils à la ferme. Mais était-ce si différent avant ?

Et puis, il y a ces accidents, ces maladies, ces secrets – trous noirs de l'histoire familiale – qui pourrissent une lignée. Stéphane Emond porte en lui ce monde-là. Il nous le fait éprouver. «Un peu de terre dans la voix pour qu'elle s'y couche et y repose.» Douloureux. Mais quelque chose nous tient de bout en bout, une force de soutènement qui rend possible la vie et qui, parfois, est clairement dite : «Il en avait fallu aussi de l'amour pour traverser des temps noirs, on ne le disait jamais ce mot mais on le savait là, présent à vous envelopper tout entiers.»

J.-L. T.

Thierry Girard

Stéphane Emond vit à La Rochelle. Il y a créé la librairie des Saisons.

JOËL VERNET

Lentement au désert, lentement

Dans le *Visage de l'absent* publié en 2005 aux éditions de L'Escampette, Joël Vernet, écrivain et grand voyageur – notamment en Afrique de l'Ouest –, assure : «Nous n'avons qu'une seule route, qu'un seul bien : notre présence au monde.» Avec *Lentement au désert, lentement* paru en 2006 chez le même éditeur, l'écrivain augmente de six courts textes sa lumineuse déclaration d'amour au monde qui, depuis 1992, traverse l'ensemble de son œuvre constituée d'une vingtaine d'opuscules où pousse avec une infinie justesse l'étonnement d'être en vie. Que faut-il pour se sentir en vie, interroge Joël Vernet ? «Il suffit de très peu. C'est là toute notre gloire. Un rien fait monter l'immense en moi.» Ce rien, à portée de chacun, il s'en saisit depuis l'enfance qui plus qu'aucun territoire est son «pays natal». C'est dans l'enfance que s'origine son écriture «fécondée de certaines blessures et des plus grandes joies». Dans la ferme familiale, la maison sans livres, bientôt sans père, en Haute-Loire, il ouvre les yeux sur la nature, les êtres et les choses. Il perçoit l'essentiel. «L'enfant cherche dans les mots sa part d'exigence et de dignité. L'exil croît avec les ans et la beauté des paysages ne suffit plus.»

Lentement au désert, lentement conduit le lecteur dans l'éclosion permanente d'une écriture «qui ne doit rien à la littérature de l'engloutissement, du cynisme, mais tout à la vie» ainsi que Joël Vernet l'énonce, et que le recommande Rainer Maria Rilke dans ses *Lettres à un jeune poète*.

Le lecteur traverse la maison perdue dans les arbres, puis descend d'un train et marche aux côtés de l'écrivain dans l'été d'une ville à la recherche d'une souche de son passé. Là ou la vie de son père s'est arrêtée à 37 ans. Lui plus vieux que son père. Ailleurs, dans la cour de l'école d'un village isolé, à l'autre bout de la France, Joël Vernet a dix ans : «L'arbre est la première phrase que je vois, la première musique que j'entends. L'arbre est toute la vie de l'enfant que je suis. En veillant sur nous l'arbre nous protège pour toujours. Parfois en silence j'engage avec lui une conversation. Je crois que tous les arbres sont des êtres bons.» Dans la bibliothèque «les livres montrent d'exceptionnelles directions. Je les admire pour l'inconnu qu'ils nous apportent à chaque page.» Le père tout tissé d'invisible est encore vivant. Du livre tout renaît par la lente transmutation du temps. La littérature sauve du naufrage «mais la vie passe comme un nuage». Inconsolable.

Dominique Truco

Joël Vernet a publié à L'Escampette : *Lâcher prise* (2004), *Visage de l'absent* (2005) et *Lentement au désert, lentement* (2006, 96 p., 13 €) ; au Temps qu'il fait : *La Montagne dans le dos. Impressions du pays dogon*, avec les photographies de Michel Castermans et un avant-propos de Bernard Plossu (2006, 94 p., 25 €).

LES ORMES

Gulgaltà

Bien qu'ayant réservé ma place côté fenêtre, je ne l'aperçois pas. Pourtant le TGV n'a pas encore atteint sa pleine vitesse sur ce tronçon du trajet Châtellerault-Paris, Les Ormes venant tout juste d'être dépassé. J'observe la colline, le bosquet sombre sur le sommet, les jardins, espaces clos qui salissent les champs à proximité de la petite route qui longe la voie ferrée à l'est. La colline est cisaillée par une multitude de lignes électriques. Les poteaux en béton, les squelettes métalliques des pylônes y sont plantés dans le plus grand désordre apparent, contredisant la nature pour faire de ce paysage un produit hybride, une catégorie à part, une sorte de PHM (Paysage humainement modifié).
Même déception à l'ouest, au retour. On ne le voit pas plus. Et pourtant, il existe… A l'évidence, l'entreprise exige la lenteur, le temps mesuré au pas d'un marcheur. Combiné au recours à la voiture, pour rester honnête. J'ai donc engagé la vérification côté ouest. Au cimetière des Ormes que longe la Nationale 10.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

Au fond de l'allée centrale, depuis l'entrée, un monument aux morts de la Grande Guerre s'adosse au mur d'enceinte qui donne sur la voie ferrée. Les morts en général. Aucun nom n'y est gravé ; par contre, Jésus y est crucifié au-dessus d'une palme et de l'inscription «1914-1918 A nos enfants morts pour la France». Un calvaire ? Pas si l'on se réfère à sa stricte définition. Le mot vient du latin *calvaria locus*, le «lieu du crâne», de *calva* «crâne» (rien à voir avec une boisson forte, très renommée et souvent appréciée) qui découle de l'araméen *Gulgaltà* (crâne, sommet), du nom de la colline en forme de crâne au nord de Jérusalem, où le Christ fut crucifié. «Mot désignant une croix dressée sur une plate-forme ou un carrefour, calvaire élevé à un croisement de routes», disent sèchement certains dictionnaires.
A la droite du monument, une tombe noire de mousse avec, à la base d'une croix horizontale en relief immense, une inscription difficile à déchiffrer. «Ici repose en attendant la résurrection le corps de M. l'Abbé Adrien Dubuisseau, curé des Ormes de 1873 à 1910» et trois dates : 1834, 1857, 1913. Un train de marchandises circule dans mon dos alors que je m'interroge – sans réponse satisfaisante – sur le sens de cette profusion chronologique très inhabituelle, les tombes voisines se contentant d'informer le passant sur naissances et morts…
Je reflue vers l'est et, empruntant la petite route parallèle à la voie ferrée, après avoir dépassé les étranges vergers qui s'y succèdent, j'arrive au lieu-dit du Colombier. Un poste de transformation haute tension y est installé, d'où les lignes sur la colline en surplomb de la Vienne, la Nationale 10, les voies ferrées et la petite route. Il est là. Minuscule entre les deux piliers de béton qui l'encadrent, le serrent de très près. A l'en empêcher de respirer. Un véritable calvaire. Il est là, le calvaire. A la croisée d'un chemin herbeux qui monte sur la colline, se perd vers le haut, et de la petite route qui conduit à un groupe de maisons pâles. Le corps du Christ, argenté avec des reflets roses, plaqué contre sa croix rouillée, se dresse et fait face, à hauteur d'homme. Sur un des pylônes, un panonceau avertit en lettres blanches sur fond bleu : «Défense absolue de toucher aux fils, même tombés à terre.» Il est là, vestige du XIXe, épargné par la modernité et ses composantes : électricité, vitesse, voire Grande Vitesse… Infime, dérisoire et finalement préservé…
A main gauche, donc à la droite du Christ, un verger avec, au fond, un arbre plus gros que les autres, un cerisier peut-être, dans les branches duquel deux taches de couleur, jaune et rouge, attirent l'œil. En m'approchant, je comprends qu'un ciré de marin est accroché vers la cime, au-dessus d'un objet bizarre, plus volumineux, à mi-chemin entre bouée de bateau et punching-ball. Plutôt bouée, à la réflexion. La mer est pourtant aussi lointaine que le déluge façon Noé… S'agit-il d'attirer d'improbables marins en détresse ?
En remontant vers la Nationale, un autre verger s'orne d'une cabane en tôles ondulées roses avec un car de couleur verte comme vestibule, posé sur des cales.
La nuit ne devrait plus tarder.

Pierre D'Ovidio a écrit trois romans situés aux confins du Poitou et de la Touraine, publiés chez Phébus : *Demain c'est dimanche* (2001), *Pertes et profits* (2002), *Les Cahiers au feu* (2004).

ROBERT MARTEAU

Dans l'herbe

Robert Marteau entend les voix de son enfance. Voix du fin fond du Poitou, du côté de la forêt de Chizé où l'auteur est né en 1925. Voix de l'ancien monde qui pourraient venir de plus loin encore, du temps des romans picaresques, ou bien du Moyen Age où l'on croisait le merveilleux à tout bout de champ, et ainsi de suite jusqu'à Virgile ; la mémoire de l'enfance reconduite pendant des millénaires : «Le monde est de même. Il naît droit ou de travers, comme les arbres.»

Ce fils de forestier qui a appris à parler le français à l'école publique, qui a quitté sa campagne pour apprendre à écrire, avec l'ambition de «renouveler la langue française par l'humus»[1], les soixante-dix ans passés, il a trouvé la source. Il peut nous livrer sa «matière du Poitou» : *Dans l'herbe*, soit 408 pages très denses. Un bloc qui fourmille d'histoires. Ça jacasse, ça s'observe, ça s'échine, ça parle au bon Dieu et, parfois, quelques-uns, hommes ou bêtes, semblent tombés du ciel tellement ils sont beaux.

1. Entretien dans *L'Actualité* n° 69, juillet 2005.

Mytilus

Par exemple, quand garçons et filles sont mêlés pour la première fois, pendant la retraite de communion, sous l'œil vigilant du curé, voici comment Robert Marteau décrit l'émoi des jeunes filles : «[…] chacun à sa manière avait envie de se faire remarquer. Par qui ? Par quelqu'une des drôlesses qui étaient là dans l'herbe, il faut bien le dire, comme des tentatrices ; mises qu'elles étaient presque en dimanche, avec une robe de coton au lieu du sarrau d'écolière, avec une culotte qu'on pouvait apercevoir parce qu'elles se poussaient et riaient bêtement, comme on rit à cet âge, en se poussant dans l'herbe, en y tombant, en se relevant, en se chahutant, ne sachant pas trop quoi faire ; mais d'instinct, tout de même, étant portées à se faire convoiter ; plus ou moins consciemment se sachant le fruit défendu.» Quels que soient l'époque, le lieu, les circonstances de la scène, c'est notre propre adolescence qui ressurgit d'un coup.

Robert Marteau nous fait entendre ce monde du mystère où tout est entremêlé. On passe naturellement de la cuisine du goret dans le menu détail à la confection de la robe pour aller au mariage d'une cousine, de la trogne d'arsouille resté au cul des vaches à l'instituteur qui en sait un peu plus, de la fille replète du maquignon aux amazones de la chasse à courre. Rien d'incongru à cela. C'est tissé ensemble. Dans une phrase longue, rythmée, ponctuée d'expressions poitevines, qui coule comme la source. C'est de la musique.

J.-L T.

Champ Vallon, 408 p., 23 €

Vues rapprochées

Les chroniques de Michel Boujut publiées chaque samedi dans la *Charente libre* (2000-2005) sont réunies dans un volume préfacé par Ivan Drapeau. Ces *Vues rapprochées* sont souvent focalisées sur Jarnac, sa ville natale (1940), sur *l'esprit du lieu* : «Cet indéfinissable précipité de sensations et d'émotions d'enfance tel que le perçoit le grand voyageur de retour chez lui.» C'est son poste d'observation de la société charentaise qu'il croque dans un style alerte, avec une réjouissante liberté de ton. L'auteur excelle dans le genre, mêlant tout naturellement au fil des semaines des pages d'histoire (l'Occupation, la guerre d'Algérie, Trotski à Saint-Palais…), des souvenirs intimes, des faits divers amusants ou révoltants, des films, des histoires incroyables (la princesse Ayoubi). Ces chroniques fourmillent de portraits. Bien sûr, on y croise son père, le poète-tonnelier Pierre Boujut, fondateur de *La Tour de feu*, mais aussi Gaston Chaissac, Georges Hyvernaud, Daniel Reynaud, Claude Grijalvas… Et même un héros de son enfance : «Tintin, punaise de sacristie, avec ses certitudes rances, ses idées courtes, sa bonne conscience et sa houppette incarnait, somme toute, ce que je détesterais plus tard.»

Ed. le temps qu'il fait, 128 p., 15 €

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Du genre du mot *jonchée*

Du sexe des anges on ne dispute plus. On le dit. On dit aussi, et ce depuis les Gaulois, que les vivants finissent toujours par se rassembler autour d'une table, et les morts, que l'on voit dans le miroir liquide banqueter, dans les flammes.

Oui, fussent-elles appelées *viandes célestes*, les nourritures terrestres rassemblaient. Elles nous rassemblaient ce jour-là et en ce lieu, c'était la vocation des *Rencontres de l'Estuaire* de réunir tout ce que la Charente comptait comme acteurs, de quelque bord qu'ils fussent, son objectif affiché de rapprocher les deux rives. La convivialité aidant au consensus, on nous conviait à partager les mots et les mets, dont la jonchée. Je lus le texte que je lui avais consacré et je goûtai comme tout le monde de la jonchée de Madame Portmann. Ou plutôt *son* jonchée. Et je la félicitai, je la remerciai pour *son* jonchée.

Cette chronique de Denis Montebello a débuté en 1998 par un texte sur la jonchée (celle de Raymonde Noble). Ses textes ainsi que les photographies de Marc Deneyer publiés dans *L'Actualité* jusqu'en 2003 ont été réunis dans *Fouaces et autres viandes célestes* (éd. Le temps qu'il fait), livre distingué en 2004 par le Prix du livre en Poitou-Charentes, le Prix des mouettes en Charente-Martime et le Prix Erckmann-Chatrian en Lorraine.

Moi qui regardais cette *morbidezza* comme une invitation au voyage, à la rêverie, à l'idylle, moi qui *rêvais dans elle*. Qui rêvais de pastorale et de mettre, à l'instar de Rousseau, mes pas dans les mots de *L'Astrée*. Qui m'invitais à la table de Pétrarque, à son repas virgilien, pour reprendre l'appétit en tâtant d'un tel mets.

La chose avait beau être l'œuvre des femmes, leur privilège même si elles n'y voyaient que servitude, le mot était selon elle masculin. Il l'avait toujours été. Raymonde Noble fabrique *sa* jonchée comme elle a vu faire sa mère, sa grand-mère, comme elle les a entendues dire. Elle sera la dernière de la famille à en faire, à en vendre le mercredi et le samedi au marché de La Rochelle. Madame Portmann, elle, vous proposera de *son* jonchée. Et vous en reprendrez, bien sûr. Il est délicieux. Et vous ne vous demanderez pas d'où elle tire cette certitude (que le mot est masculin, qu'il l'a toujours été). La bergère s'appelle *Portmann*, il y a de «l'homme» dans son nom.

Pour mettre tout le monde d'accord, les tenants *du* jonchée et les partisans de *la* jonchée, je dirai que la chose nommée jonchée (là c'est le latiniste qui parle) est tout simplement du neutre. Un neutre pluriel confondu avec un féminin singulier. C'est ce qui est arrivé avec le pluriel de *pratum* : *prata*. On l'a pris pour un nom féminin du type *rosa*. D'où *la prade* dans les régions d'oc, et, du côté de Rochefort justement, *la prée*. Là où le français dit *le pré*.

Me reviennent ici, dans ce pré et à propos des jonchées, les mots qui me vinrent aux lèvres, sous la plume, la première fois que j'ai eu mangé (et à parler) de cette chose qui n'est ni *la* jonchée ni *le* jonchée mais un neutre. Ces vers de Baudelaire, tirés de *Correspondances* :

«Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies»

Ils disaient les jonchées qui ne sont plus du lait, ni tout à fait un fromage. Ce neutre qui est le genre du mot, mais aussi le goût de la chose. Car la chose a un goût (je sais que beaucoup en doutent), c'est le neutre. Celui du caillé, légèrement amer, ou, si l'on préfère (un goût que vient opportunément rehausser, exhausser l'eau de laurier amandé), celui d'un fromage encore vert. Vert comme le paradis, cher à Baudelaire, des amours enfantines.

Je fis d'autres rencontres dans ces *Rencontres*. J'eus d'autres conversations que les jonchées, encore elles, alimentaient. Chacun y allait de son commentaire, de ses comparaisons.

Ainsi l'on trouva grande, sinon parfaite, la ressemblance entre les jonchées et la pierre de Lecce. Cela ne me frappait pas. Ne sachant pas à quoi ressemblait la pierre de Lecce, je ne pouvais rien faire d'autre qu'acquiescer. Mollement. Languissamment. L'homme à son tour bâillait.

Alors j'accusai le *démon de l'analogie*[1], je cherchai l'instrument que «le glorieux Souvenir certainement venait de visiter de son aile», et, ne le trouvant pas, je résolus d'écouter chanter ces paroles sur ses lèvres, de les laisser errer sur ma bouche, je murmurai :

«Lait vite, trop vite léché.»

Et qu'est-ce qui reste ? De la rime. De quoi faire un sonnet. Monselet en composa de fameux. Où *Léda* rimait avec *soda*. Pourquoi pas *jonchée* et *Lecce* ?

Et pourquoi pas du cygne ? C'est ce que servait Pierre Loti dans ses repas médiévaux. Loti, l'enfant du pays. Dont la *laiterie Loti* célèbre un peu partout le génie. Le *Viaud rôti* devenait, le temps d'un banquet, c'est-à-dire pour l'éternité, Loti. Corps glorieux. Ni homme ni femme mais ange. Du neutre. Voilà ce qu'il donnait à manger à ses convives, du neutre.

Enfin, la pierre de Lecce n'est pas blanche. On peut dire de cette pierre blonde qu'elle est si belle que les anges y ont élu domicile, on n'abolira pas la distance entre cette merveille baroque des Pouilles et Rochefort la classique, la militaire. On montrera plutôt comment prendre à la lettre ces *Rencontres de l'Estuaire*, comment, à force de manger, de boire, de parler, on en vient à tout mélanger.

1. Gustave Mallarmé, *Poëmes en prose*.

Jean-Pierre Mourey, en résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, adapte *L'Invention de Morel* d'Adolfo Bioy Casares à la bande dessinée

L'Invention de Morel réinventée

Par **Astrid Deroost**

L'on pourrait, aujourd'hui, user de mots presque vulgaires – univers virtuels, avatars, capteurs sensoriels... – pour parler de *L'Invention de Morel*, machinerie infernale à l'œuvre dans le livre d'Adolfo Bioy Casares (1914-1999). Roman fantastique à la trame «parfaite» écrivait en préface, le 2 novembre 1940, le compagnon de lettres tout aussi argentin, Jorge Luis Borges. Il n'est pas, en revanche, besoin de mots neufs pour dire l'universel de l'amour, l'éternel du retour. Non plus que le mirage des images, réalité captivante à en mourir. Le héros du livre, fugitif débarqué dans une île déserte, est confronté à ce tout. Son image est aussi, désormais, au cœur d'une bande dessinée.

«En lisant le livre, j'ai eu rapidement l'intuition que le langage de la bande dessinée pouvait retranscrire les idées du roman, que certains de ses thèmes, comme la répétition des images, correspondaient à la capacité qu'a la bande dessinée de créer des lectures multiples.» Jean-Pierre Mourey, 36 ans, est sorti de l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême en 1997. Formé à la bande dessinée, après avoir étudié l'histoire de l'art et les arts plastiques à Strasbourg, ce lecteur assidu de 9e art – depuis l'enfance – a travaillé quelque temps, ailleurs, avant de se jeter pleinement dans l'adaptation du célèbre ouvrage.

Ci-contre : dessin en bichromie de Jean-Pierre Mourey, extrait *L'Invention de Morel* (page 2). A droite : la page 13 dans sa version noir et blanc.

Jean-Pierre Mourey a, au long de plusieurs années, décortiqué, déconstruit, reconstruit et retraduit *L'invention de Morel* pour faire siennes les images de Casares. *«Le thème profond du livre*, explique-t-il, *c'est le temps et l'adapter en bande dessinée, c'est aussi recréer un temps de lecture.»* Un premier travail de création et de recréation à la mesure de sa fascination pour le roman : l'auteur se rappelle le temps de la découverte, *«l'excitation intellectuelle»* face à l'habile construction et *«l'émotion»* générée par l'histoire, incarnée – vraiment – par le fugitif épris de Faustine.

Il y eut d'abord 180 pages dessinées puis 150. La forme définitive en compte 90 partagées en 30 chapitres (quand le roman en propose 47) et une succession de bichromies. *«La construction repose sur la répétition et la symétrie avec effets de miroir»*, précise l'auteur, désireux d'entraîner le lecteur dans la circularité et l'étrange de l'histoire.

La concision des textes, proches du roman, leur absence parfois, servent l'énigme autant que sa solution *«contenue dans le système narratif et graphique mis en place»*. Le trait, volontairement impressionniste, retenu, est censé épouser le fantastique raisonnable de l'histoire. *«L'image ne doit pas être trop distordue»*, souligne Jean-Pierre Mourey, qui s'avoue *«marqué»*, pourtant, par Breccia, Muñoz, Mattotti ou Bézian.

L'album sera publié aux éditions Casterman à l'automne prochain, dans la collection Ecriture, dirigée par Benoît Peeters. Le scénariste des *Cités obscures*, dont l'un des épisodes fait référence à *L'invention de Morel*, a rapidement adopté l'adaptation.

On se souvient aussi que le roman de Bioy Casares avait inspiré Alain Robbe-Grillet et Alain Resnais, respectivement scénariste et réalisateur de *L'année dernière à Marienbad*. Etonnamment, le choix de Jean-Pierre Mourey de transposer *L'Invention de Morel* est lié à une attirance passionnée pour le cinéma, art qui, dit-il, a nourri son imaginaire, sa réflexion sur les formes et sur la bande dessinée. ■

Le compositeur Pierre Mariétan note jour après jour ce qu'il perçoit de l'environnement sonore

Par **Pierre Mariétan** Photo **Claude Pauquet**

Instants d'écoute

L'attention auditive est entretenue et conditionnée par le son de la nature. Elle l'est aussi par le son artificiel du quotidien, produit par l'industrie humaine. Une interprétation paradoxale peut se déduire de ce que révèle une écoute attentive de l'environnement sonore et s'imposer à notre entendement, nous entraînant parfois vers un monde d'utopie, irréel, imaginaire.

UN PAYSAGE CONTRASTÉ

Les bruits du moteur et du roulement de la voiture font barrage à l'écoute du paysage qui défile sous nos yeux. En quittant le véhicule, ces bruits s'échappent de la mémoire et laissent place, progressivement, au bruit caractéristique d'un TGV, invisible, roulant en rase campagne. En prêtant une oreille attentive, c'est un bruit continu que l'on perçoit, qui ne s'arrête pas et qui fait du «sur place». C'est, de toute évidence, le bruit de la mer que l'on entend, qui s'enfle, démesurément, au fur et à mesure que l'on s'approche de l'extrême pointe de Chassiron, au bout de l'île d'Oléron.

POINT DE VUE, POINT D'ÉCOUTE

Vue du coucher de soleil sur la mer. Beauté de l'événement, des couleurs. Lever le regard un peu au-dessus de l'horizon ; le ciel est perturbé dans toute son étendue visible par les traînées multiples de vapeur et de fumées traçant le passage des avions reliant les villes du monde. Le silence n'existe pas. Il n'est plus qu'une image bruyante de lui-même. Et, inversement, le bruit de la mer, *à la longue*, s'estompe, se transforme en silence ; on ne l'écoute plus, jusqu'au moment où le puissant mouvement d'une vague, plus grande et plus forte que les autres, se fait entendre et révèle la marée montante.

DÉCOUVERTE ET TRANSPORT

Un soir d'hiver, dans l'air humide et glacé, sur la place de *Nauzan*, les sons réguliers des vagues s'enchaînent sans discontinuer. Les ondulations se fondent en un ensemble sonore unique. J'écoute longuement. Puis, je chante pour moi-même, un son grave, continu. J'ajuste ma voix au bruit de la mer. Je la laisse, alternativement, émerger et à nouveau s'immerger dans le son de l'eau. Lorsque ma voix s'élève légèrement au-dessus du bruit de la mer, je suis transporté *hors lieu*, je me sens seul au milieu d'un immense vide. Lorsque ma voix, à mon oreille, s'inscrit dans le bruit de la mer, je suis au centre d'une sphère, je fais partie de *la matière*, j'en suis le noyau sensible, écoutant. Par le jeu de la bouche et de l'oreille, le rêve d'utopie se réalise.

CHEMIN FAISANT...

A Poitiers, cheminant et remontant le *Clain*, on laisse derrière soi le moulin de Chasseigne et on s'éloigne un peu du bruit du boulevard. Celui-ci va bientôt disparaître, submergé par le bruit que provoque la longue retenue disposée en travers de la rivière. Lorsqu'on se trouve à hauteur de l'ouvrage, on s'aperçoit que le bruit de la chute est parfaitement mécanique. Il serait sans intérêt, voire désagréable à écouter longuement, si ce n'est qu'à proximité, sur le viaduc de la voie dite «*pénétrante*», passent, sporadiquement, les voitures. Pour l'oreille, les mouvements sonores que ces véhicules produisent, comme une succession aléatoire de *crescendo - descrescendo*, créent une modulation im-

Pierre Mariétan était invité en janvier 2006 par l'Université de Poitiers, dans le cadre de «A chacun son paysage», pour présenter une installation sonore, «Le paysage à l'oreille», et parler de son travail. Né en 1935 à Monthey (Suisse), il est l'auteur de plus de 200 œuvres musicales et une trentaine pour la radio (notamment France Culture). Il a fondé le Germ (groupe d'étude et de réalisation musicales) en 1966 et le Lamu (laboratoire acoustique et musique urbaine) en 1979, structure associée aujourd'hui à l'Ecole d'architecture de Paris-La Villette. En 2005, il a publié *L'Environnement sonore. Approche sensible, concepts, modes de représentation* (Champ social éditions).

prévisible et transforment la monotonie du son de la chute d'eau en un élément de dialogue renouvelé. L'œil, libéré par l'oreille, retrouve son plaisir à la vue du paysage.

RÉFLEXION

Paradoxalement, à l'endroit précis où le chemin longeant le *Clain* en dessous du viaduc de la *«pénétrante»*, un excellent silence est perceptible – souligné par une rumeur lointaine et habité par de petits bruits. Le silence est créé par les piliers et le tablier du viaduc, qui font barrage aux bruits de circulation. Les reflets colorés des bords dans l'eau s'accordent à la réflexion sonore de la parole échangée dans ce lieu, précisément.

JARDIN (TROP) SONORE

Le *Jardin des plantes* de Poitiers devrait être un lieu agréable où s'installer pendant les belles saisons pour lire un livre ou, simplement, se reposer un instant. Le bruit de circulation provenant de la rue contredit ce projet. Certes, on peut oublier le bruit. Mais il est là, tenace, et ne peut que fatiguer l'oreille. Sa présence constante, au premier plan, empêche de s'évader d'un environnement urbain bruyant comme nous invite pourtant le dispositif végétal. Il suffirait pour s'en protéger de construire, le long de la rue, un relevé de terre adéquat pour effacer les sons *«parlants»* des voitures. On peut, avec ce qu'il en reste, les combiner avec le chant du ruissellement de l'eau, des fontaines *musicales*, disposées dans le jardin pour créer une diversité sonore équilibré, non bruyante : créer un bon lieu acoustique favorable à la détente, à la réflexion. Le constat est fait : ici le son de l'eau qualifie l'environnement sonore urbain. Au bord du *Clain*, c'est le son du passage des voitures qui valorise le bruit de la chute d'eau.

PÉNÉTRANTE

Les petites rues qui conduisent à la place sont pleines de gaîté. C'est l'heure de sortie des écoles. Garçons et filles s'interpellent, rient aux éclats. Insensiblement, un bruit d'autoroute d'abord lointaine, se mélange aux voix joyeuses, qui résonnent entre les façades rapprochées des immeubles bordant les ruelles. En débouchant sur la place, devant le merveilleux portail de Notre-Dame-la-Grande, le regard cherche où se situe l'autoroute annoncée par le bruit. Nous n'y découvrons que des grilles au sol rejetant violemment au dehors l'air et le bruit des ventilateurs du parking souterrain, ultime étape de la voie pénétrante. L'espace perd toute qualité. Nous tentons de nous réfugier dans l'église, espérant y trouver un silence bienfaiteur. A l'intérieur, un *alléluia*, enregistré, diffusé par haut-parleurs, hors de propos en ce jour et à cette heure, rompt définitivement notre espoir. Retournons dans les ruelles voisines, maintenant désertes, où nous retrouverons avec plaisir le bruit de nos pas sur le sol. ■

Catastrophes climatiques, désastres sociaux

Pascal Acot publie *Catastrophes climatiques, désastres sociaux* et tire la sonnette d'alarme : le changement climatique ne doit pas être pensé en dehors de ses conséquences sociales

Entretien **Anh-Gaëlle Truong**

Photos **Marc Deneyer**

Ilulisat, dans la baie de Disko à l'ouest du Groenland.

Pascal Acot est historien de l'écologie. Il est d'ailleurs le premier à étudier le sujet pour sa thèse d'Etat, soutenue en 1985 sous la direction de François Dagognet. Dans ce cadre, il s'intéresse, de fait, aux phénomènes climatiques. Mais ce n'est qu'en 2003 que les éditions Perrin lui demandent de rédiger une histoire du climat. Aujourd'hui, avec *Catastrophes climatiques, désastres sociaux*, aux Presses universitaires de France, il en livre une suite engagée. Il était l'invité en février dernier des Amphis du savoir proposés par l'Espace Mendès France et la faculté des sciences fondamentales et appliquées de Poitiers.

L'Actualité. – *Catastrophes climatiques, désastres sociaux* est-il la déclinaison politique de votre *Histoire du Climat* ?

Pascal Acot. – En effet, *Histoire du climat* m'a permis de développer l'idée suivante : si, en règle générale, les périodes clémentes sont plutôt favorables au développement des sociétés humaines, les facteurs climatiques sont, malgré les apparences, rarement déterminants. Ainsi, il y a environ 8 000 ans un réchauffement climatique important a couvert le Proche-Orient de graminées sauvages : en quelques millénaires, les groupes nomades de chasseurs-cueilleurs se sédentarisent, bâtissent des villages, cultivent la terre et domestiquent des animaux. C'est la révolution néolithique. D'un autre côté, l'exemple de la colonisation du Groenland nous donne une leçon de nuance. La disparition des établissements vikings du Groenland avec la détérioration progressive du climat à partir du XIVe siècle accrédite l'idée d'un déterminisme climatique. Mais ce n'est qu'une apparence. Quelques décennies seulement après la disparition des Vikings, alors que les conditions climatiques se sont détériorées, le commerce transocéanique entre l'Europe et l'Amérique commence à se développer. Les progrès technologiques permettent, pendant ce petit âge glaciaire, un essor spectaculaire du commerce. On voit bien que la manière dont pèse le climat sur les sociétés humaines dépend de l'état de développement (niveau de pauvreté, niveau d'instruction, solidarités) de ces sociétés et de

leur potentiel de développement. Cette idée d'un certain relativisme climatique pourrait éclairer d'un jour nouveau le débat actuel sur le changement climatique et les moyens ordinairement préconisés pour émanciper les sociétés humaines de ce qui leur est le plus souvent présenté comme une fatalité catastrophique pour les siècles à venir.

Peut-on en conclure que, pour vous, la réduction des inégalités sociales est un préalable à la lutte contre le changement climatique ?

Un préalable sûrement pas. Un parallèle oui. La question climatique ne peut être pensée en dehors de ses effets sociaux. Un cyclone, une sécheresse sont des catastrophes seulement si les gens souffrent. Or, ce sont les pauvres qui souffrent en premier. L'ouragan Katrina et ses effets cataclysmiques a été exemplaire sur ce point : la puissance de la perturbation n'explique pas l'essentiel. Elle n'explique pas, par exemple, la fragilité des bâtiments, des aménagements urbains et de certaines digues du Sud-Est des Etats-Unis, après tant d'alertes, tant de cyclones, tant de destructions et tant de morts, chaque année ou presque au cours des deux derniers siècles. Elle n'explique pas que les noirs pauvres, si nombreux dans le pays le plus riche du monde, aient été les plus touchés, et de loin ; elle n'explique pas non plus les pillages et les violences armées dans le pays modèle du libéralisme économique. Malgré quelques petites solidarités, les communautés aux Etats-Unis ne sont plus communautaires. Chaque homme est une île. L'affrontement des libertés individuelles trouve ses limites dans l'adversité induite par le changement climatique. C'est aussi ce qu'il s'est passé en France avec la canicule qui a frappé plus durement les défavorisés.

Mais, globalement, en cas de réchauffement brutal et de refroidissement, si le Gulf Stream s'arrête, les pays comme la France ou les Etats-Unis s'en sortiront bien. Dans un tel scénario, la catastrophe sera pour les pays du tiers-monde.

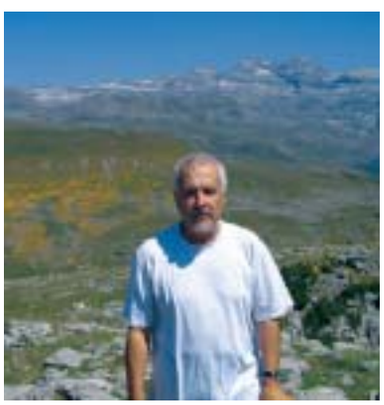
Selon vous, le libéralisme va à l'encontre de toutes les mesures de lutte contre les effets du changement climatique.

Si on veut se donner les moyens de lutter efficacement, solidement, contre les effets néfastes du changement climatique, il ne faut pas laisser le libéralisme continuer à prendre la main. Il faut cesser de parier sur le surgissement de mécanismes spontanés d'autorégulation de l'économie-monde. L'économie dite «libérale» broie sous la pauvreté, la maladie et l'ignorance plus de la moitié de l'humanité. Et les instances de régulation comme l'ONU avec son Agenda 21 sont loin de créer les conditions pour que les pays du tiers-monde sortent de leur sous-développement. L'ONU évalue à environ 125 milliards d'euros par an le financement de ce programme. Or les économistes sérieux savent que les conditions sont loin d'être créées pour que les Pays les moins avancés (PMA) sortent de leur sous-développement. Pourtant, et à titre d'exemple, pour le prix de 11 bombardiers furtifs, on pourrait financer 4 ans d'enseignement primaire pour les 135 millions d'enfants non scolarisés de la planète.

Ce qui fait peur aux instances mondiales, c'est que le développement des pays du tiers-monde s'accompagne d'une pollution majeure. Mais, avec de l'argent, nous pouvons développer le solaire ou les pompes à chaleur pour les populations du Sahel plutôt que de contribuer encore à la déforestation en les laissant couper les seuls arbres restants pour faire cuire leur nourriture. Car le sous-développement a aussi des conséquences écologiques néfastes.

Si la lutte contre les inégalités sociales ne peut être un préalable à la lutte contre l'effet de serre, vous concluez cependant ainsi votre livre : les rapports sociaux harmonieux pourraient créer les conditions d'une gestion rationnelle des richesses de la planète...

En effet, Marx, par exemple, conçoit la nature comme pratique humaine et l'essence humaine comme l'ensemble des rapports sociaux. En combinant les deux thèses puisque nature et sociétés humaines interagissent depuis les origines, la nature devient alors produit de rapports sociaux. La question cruciale des relations



FONTE DES GLACES ET GULF STREAM

Le réchauffement provoque la fonte des glaces. Cette eau douce dans les mers freinerait voire interromprait le Gulf Stream. En effet, le moteur de ce courant est la différence de densité, due à la salinité et à la température, des eaux venues de l'équateur quand elles rencontrent les eaux plus froides et plus salées venues du pôle. Si ce gigantesque courant s'arrête, c'est toute la chaleur qu'il véhicule qui n'atteindrait plus les côtes de l'Europe de l'Ouest. Dans ce contexte, le réchauffement global provoquerait un refroidissement dans nos contrées.

BIBLIOGRAPHIE

Catastrophes climatiques, désastres sociaux, PUF, 2005.
Histoire du climat, Plon-Perrin, 2003.
L'éthique environnementale (éditeur scientifique, avec Anne Fagot-Largeault, professeur au Collège de France), éditions Sens, 2000.
L'histoire des sciences, PUF, coll. «Que sais-je ?», 1999.
Histoire de l'Ecologie, PUF, coll. «Que sais-je ?», 1994
Histoire de l'Ecologie, PUF, 1988

entre les êtres humains et leurs environnements est dès lors étroitement liée à celle des relations entre les êtres humains eux-mêmes. Que ces rapports soient brutaux et destructeurs, que la rapacité, l'oppression et l'exploitation dominent, et voici ce à quoi nous assistons aujourd'hui : le pillage aveugle de la «nature» et la marchandisation destructrice d'un patrimoine commun à tous les êtres humains. Inversement, on pourrait imaginer que dans un monde où prévaudraient des rapports sociaux plus justes, épanouissants et harmonieux, les conditions seraient créées pour une gestion rationnelle des richesses de la planète. Et même si nous sommes à l'un de ces moments de l'histoire où beaucoup semblent avoir renoncé à ce genre d'utopie, le combat pour la mise en œuvre d'une écologie de la libération humaine s'impose plus que jamais.

En défendant ces idées, ne vous êtes-vous pas heurté au découragement, voire au cynisme ?

On va me traiter d'utopiste. C'est certain. Mais c'est aussi une question de vie ou de mort. Il faut que la raison nous guide. On croit qu'en écrivant on va changer le monde. Ce qui est évidemment faux mais ce qui compte est que je ne sois pas le seul à défendre ces idées. J'ai écrit ce livre pour contribuer à ce que le public en prenne conscience.

Vous faites allusion à un «toilettage de données» qui aurait eu lieu sur le site Internet de Météo France. L'institution, après avoir annoncé un refroidissement général depuis plusieurs décennies annonce en 2000 que les stations météorologiques indiquent depuis le début du XXe siècle une augmentation lente de la température. Comment expliquez-vous ce revirement ?

Attention, à mon sens il n'y a pas mensonge de la part de Météo France dans cette anecdote mais plutôt maladresse. Les stations météo étaient voici soixante ans dans un environnement qui, depuis, s'est urbanisé. Les responsables ont considéré que les données récoltées ont de fait été perturbées par l'urbanisation. Ils leur ont donc affecté des coefficients de variation. Une fois ces coefficients affectés, la tendance s'est inversée. D'un refroidissement jusqu'en 2000, les données indiquent désormais un réchauffement. Mais si les responsables reconnaissent sans aucun problème ce toilettage de données, il n'y a pas moyen d'aller plus loin sur les conditions qui l'ont entouré. Il n'y a pas forcément de scandale mais dans un contexte où l'origine anthropique du réchauffement climatique pose encore question chez les spécialistes, c'est maladroit, à mon sens, de ne pas communiquer au sujet de ces données.

Cela pose la question de l'importance de la culture scientifique.

La diffusion des connaissances scientifiques est cruciale. Cela permet d'alerter les jeunes gens ! Si on ne comprend pas ce qui se passe, on a moins de prise sur le monde, car on ne peut pas intervenir rationnellement sur des phénomènes dont on ignore les mécanismes. ■

Initiatives climat en Poitou-Charentes

La Région Poitou-Charentes a l'ambition de respecter le protocole de Kyoto à l'échelle de son territoire, ce qui représente 800 000 tonnes d'équivalent CO_2 à éviter d'ici 2010, et de préparer la perspective de diviser par quatre les émissions de gaz à effet de serre d'ici 2050.

Afin d'atteindre ce double objectif, la Région et l'Ademe ont lancé la démarche Initiatives Climat consistant à mobiliser le Poitou-Charentes et ses habitants pour la lutte contre le changement climatique. C'est la première région française à engager une démarche culturelle et participative aussi structurée et d'une telle ampleur sur ce thème.

A l'automne 2005, le forum Initiatives Climat a rassemblé 300 acteurs (collectivités, entreprises et grand public). Durant trois sessions, des réflexions ont été menées dans douze ateliers. Pierre Radanne a été chargé de rassembler et d'analyser, dans un livre blanc, les propositions contenues dans les synthèses des ateliers. Il y affirme la nécessité d'une mutation culturelle de grande ampleur : «Devant un sujet aussi grave et complexe, la mise en mouvement de la société n'est possible que si une information est délivrée par les médias et les institutions, que si les données sont accessibles et, surtout, que si chacun peut en débattre.» Il existe, poursuit-il, «un décalage évident avec la négociation internationale qui met en avant les questions technologiques et financières (mécanismes de Kyoto), les plans nationaux (qui privilégient la réglementation) comme avec les politiques des compagnies énergétiques (place du nucléaire, du gaz). Le débat régional met en avant une dimension fondamentale délaissée : la capacité d'intervention des acteurs, c'est-à-dire en fait la culture au sens large.»

Ce volumineux document (accessible sur le site www.apcede.com) a été présenté le 16 mars 2006 à l'occasion de la troisième session du forum Eco-industrie dont la réduction des émissions de gaz à effet de serre est un axe majeur.

Le livre blanc constitue la pierre angulaire de l'élaboration d'un plan Initiatives Climat en Poitou-Charentes pour la période 2006-2010. La création d'un comité régional Initiatives Climat composé des référents des ateliers, de la Région et de l'Ademe va encourager et animer le prolongement d'Initiatives Climat sur des thématiques fondamentales qui méritent un approfondissement. Il aura aussi la charge de poursuivre la réflexion et suivre les actions mises en place dans le cadre de la démarche.

Usages contemporains de l'œuvre de Michel Foucault

Poitiers n'ignore plus Michel Foucault, ce grand philosophe né en ses murs le 15 octobre 1926 et qui repose dans le cimetière de Vendeuvre-du-Poitou. Il aurait eu 80 ans cette année. Le colloque organisé par l'Université de Poitiers du 31 mai au 2 juin n'est pas un simple hommage comme l'indique le titre : «Savoirs, domination, sujet. Usages contemporains de l'œuvre de Michel Foucault». C'est le travail de quatre laboratoires des sciences humaines et sociales, animés par une génération d'universitaires qui a su exploiter les fameuses «boîtes à outils» du philosophe pour comprendre notre société. Des instruments de liberté.

Marc Deneyer

Page de gauche :
Michel Foucault vers l'âge de 18 ans.
Ci-contre :
Maison natale de Michel Foucault
située au 10, rue Arthur-Ranc à Poitiers.

De la mort de l'homme à la problématisation du sujet, un parcours philosophique évoqué par Jean-Claude Bourdin

Entretien **Elisa Artigue-Cazcarra** Photo **Sébastien Laval**

Un penseur engagé non consensuel

Philosophe, Jean-Claude Bourdin est directeur-adjoint du Centre de recherches sur Hegel et l'idéalisme allemand (CRHIA) de l'Université de Poitiers. Il a notamment publié *Hegel et les matérialistes français du XVIIIe siècle*, Méridiens Klincksieck, 1992 (nouvelle édition revue et augmentée à paraître chez L'Harmattan), *Les Matérialistes au XVIIIe siècle*, Payot, 1996j et *Diderot. Le matérialisme*, aux PUF, 1998. À paraître (coéditeur), *Le Matérialisme des Lumières : La Mettrie, Helvétius, D'Holbach*, PUF. Outre l'histoire du matérialisme, ses travaux portent sur la possibilité d'une pensée critique de la politique chez Marx, Sorel, Arendt et Foucault et sur les marges de la politique chez Rousseau et Hegel.
Jean-Claude Bourdin présidera la première session du colloque intitulée «Sujet, subjectivité et modes de subjectivation».

Quatre laboratoires de recherche en sciences humaines participent au colloque. Est-ce une façon de rendre compte de l'inclassabilité de la pensée de Michel Foucault ?

Jean-Claude Bourdin. – Philosophe, sociologue ou encore historien, Michel Foucault est difficilement classable. Son œuvre sort des canons traditionnels de la philosophie. D'ailleurs, il lui est arrivé de déclarer lui-même, non sans provocation, «Je ne suis pas philosophe», lors d'une conférence donnée à l'Université de Poitiers à la fin des années 1970.
Sa pensée, que l'on pourrait qualifier de transversale, consiste à fournir comme il le dit lui-même des «boîtes à outils» dans lesquelles il est possible de piocher et non un système clos. Il n'y a donc pas une lecture possible de Foucault mais plusieurs. Le colloque vise à exposer les travaux auxquels ont abouti des chercheurs qui ont retenu dans leur champ quelque chose de l'œuvre de Foucault, dans des horizons différents et à échanger entre disciplines. Ainsi, je n'interviendrai pas dans la session que je préside, mais dans la seconde «Corps sexués et sexualités». Il en sera ainsi tout le long du colloque. L'objectif consistant à proposer une lecture décloisonnée de l'œuvre de Foucault, à faire dialoguer les disciplines entre elles.

Votre allez parler de «Histoire de la sexualité, généalogie du sujet ?». En quoi cela consistera-t-il ?

Dans *Les Mots et les Choses* (1966), Foucault annonçait, dans les dernières lignes, la «mort de l'homme», provoquant un coup de tonnerre dans le monde des sciences humaines en général et en philosophie, en particulier. Certains ont vu là la preuve d'un désintérêt total de sa part pour le sujet. Désintérêt qui aurait prévalu jusqu'à ce que, dans les dernières années de sa vie, il donne l'impression de «revenir» à l'éthique et au sujet. Or, en 1982, soit deux ans avant sa mort, Michel Foucault a fourni une mise au point très claire sur ce débat, en indiquant : «Depuis les vingt dernières années, mon travail a consisté à produire une histoire des différents modes de subjectivation de l'être humain.» L'étude du sujet est donc une constante chez lui mais pas sous les formes classiques de la philosophie. Il s'agit d'un travail de critique de la philosophie du sujet depuis Descartes. La session

«JE VOUS PLAINS !»

Alors qu'il préparait l'agrégation de philosophie, Jean-Claude Bourdin a fait la connaissance de Michel Foucault. «Un ami à moi était un proche de Foucault. J'ai été convié à un dîner chez lui et j'ai rencontré Michel Foucault. Simple étudiant, j'étais très impressionné, voire intimidé par cet homme qui, pourtant, faisait tout pour mettre les gens à l'aise. Il s'enquit de mes activités et je lui expliquai que je passais l'agrégation. «Je vous plains !», fut sa réponse. A laquelle il ajouta «passez l'agrégation, après vous verrez, vous ferez de la philosophie !»

«Sujet, subjectivité et modes de subjectivation» étudiera cette constante foucaldienne. Pour ce qui est de mon intervention, je m'attacherai à analyser les modes de subjectivation mis en place à travers l'histoire de la sexualité et à comprendre comment sa méthode «généalogique» bouleverse l'histoire.

Longtemps ignoré dans les cours de philosophie en France, Michel Foucault est de plus en plus étudié à l'université. Il y a deux ans, vous avez été le premier du département de philosophie de Poitiers à l'enseigner à vos étudiants de licence. Comment expliquez-vous ce réveil tardif ?

A l'occasion de l'anniversaire des vingt ans de sa mort, en 2004, on a pu vérifier que les études sur la pensée de Foucault et les colloques sur cet auteur sont de plus en plus nombreux, en France. Pour certains, ce regain soudain d'intérêt signifierait que Michel Foucault est devenu un auteur consensuel. Je suis plutôt d'avis que la philosophie s'est montrée timorée à l'égard d'un penseur non consensuel.

Timoré, je l'ai aussi été. Si la pensée de Foucault m'a toujours beaucoup intéressé, il est demeuré très longtemps «un auteur personnel». En toute honnêteté, je n'osais pas l'enseigner à mes étudiants. Foucault remet en jeu de nombreux concepts de la philosophie. Pris dans ma fonction professionnelle, je partais du principe qu'avant de l'aborder avec mes élèves, je devais leur fournir les connaissances philosophiques suffisantes qui leur permettraient de saisir les mises en question de la tradition philosophique opérées par Michel Foucault. Bref, je pensais que pour bien comprendre cet auteur, une certaine culture philosophique était nécessaire. Il y a deux ans, je me suis lancé. D'abord à partir du thème de la politique de la vérité. Puis cette année, mon cours a porté sur la politique du sujet, à partir de l'analyse approfondie de *La Volonté de savoir* (1977). Si je devais en tirer un bilan, il serait très positif vu le vif intérêt que mes étudiants y ont porté.

Comment avez-vous découvert Michel Foucault ?

J'étais étudiant en khâgne à Nice, en 1966, lorsque j'ai découvert *Les Mots et les Choses*. Les quatre grands penseurs de l'époque – Deleuze, Foucault, Althusser et Barthes – étaient certes très peu étudiés au sein des institutions universitaires mais ils étaient très lus par les jeunes étudiants politisés que nous étions. Les lire était une sorte de transgression intellectuelle excitante. Mais ils n'étaient pas pour autant bannis des bancs de l'université. Ainsi, alors que nous travaillions sur les *Méditations métaphysiques* de Descartes, un de mes professeurs de khâgne nous distribua le chapitre de l'*Histoire de la folie* consacré à la folie dans les Méditations cartésiennes et la critique qu'en avait fait Derrida.

Je me suis par la suite spécialisé en philosophie politique. Avec la parution de *Surveiller et punir*, en 1975, mon intérêt pour Foucault n'a fait que grandir. Apparaissait alors l'aspect militant de cet intellectuel que son engagement au sein du groupe d'information sur les prisons (GIP) n'a pas démenti. *La Volonté de savoir* compte aussi parmi les ouvrages qui m'ont marqué, ainsi que les cours du Collège de France et l'idée de biopouvoir.

« Foucault et Deleuze ont renversé la figure de l'intellectuel universel au profit de l'intellectuel spécifique. »

Engagé, non consensuel, Foucault a incarné une certaine figure de l'intellectuel qui semble aujourd'hui disparue. Que pensez-vous du paysage intellectuel actuel ?

Michel Foucault se qualifiait lui-même d'«intellectuel spécifique» par opposition à «l'intellectuel universel» incarné par Sartre. Pour lui, le rôle de l'intellectuel ne consistait pas à donner des réponses mais à problématiser certains enjeux. Ainsi de son travail pendant plusieurs mois avec des syndicalistes de la CFDT sur la sécurité sociale. Il ne s'agissait pas pour lui d'imposer son concept de biopouvoir. Ses fameuses «boîtes à outils» ne sont pas des solutions toutes faites mais des clés à utiliser pour aller plus loin. Foucault et Deleuze ont renversé la figure de l'intellectuel universel au profit de l'intellectuel spécifique. Aujourd'hui, la première semble de nouveau prendre le dessus. Le savoir de l'intellectuel, personnage de plus en plus médiatique – à l'instar de Bernard-Henri Lévy ou Alain Finkielkraut – est invoqué pour fournir des réponses sur des domaines extérieurs à son propre champ d'étude.

L'absence d'intellectuels «phares» aujourd'hui est-elle révélatrice d'une forme de stérilité de la pensée ?

Au contraire. La période actuelle est beaucoup moins négative que voudraient le faire croire certains. L'absence d'une grande figure intellectuelle à la Foucault, Deleuze, etc. peut même être une très bonne chose. Certes, un «intellectuel phare» produit de la lumière mais il éblouit aussi. Créatrice de modes, cette figure peut aussi être créatrice de groupes sectaires. De la fidélité à l'auteur, on passe à l'admiration stérile. Actuellement, nous sommes dans une situation où chacun peut se réapproprier une œuvre, la lire avec distance et la pousser hors de ses limites. Chacun peut faire cet effort de connaissance et sortir du simple commentaire. ■

Selon Frédéric Chauvaud, les pistes ouvertes par Michel Foucault sont considérables pour les historiens

Entretien **Elisa Artigue-Cazcarra** Photo **Sébastien Laval**

La recherche historique renouvelée

Historien, Frédéric Chauvaud est directeur de recherche et professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Poitiers. Il est l'auteur d'une soixantaine d'articles et d'une dizaine de livres dont *De Pierre Rivière à Landru* (1991) et *Les experts du crime* (2001). Il a également dirigé ou codirigé plusieurs ouvrages. Administrateur de la Société d'histoire de la Révolution de 1848, il dirige l'équipe conflictuosité du laboratoire Gerhico. Ses thèmes de recherches portent sur la justice et la violence, les sociétés rurales et les conflits.

L'Actualité. – L'œuvre de Michel Foucault a fait l'objet de nombreux travaux historiques. Pourquoi un tel intérêt pour un philosophe ?

Frédéric Chauvaud. – L'histoire crée peu de concepts et en importe beaucoup d'autres disciplines. De la sorte l'apport de Michel Foucault a été considérable dans au moins deux champs qui intéressaient plus particulièrement les historiens : la santé et la prison. Ainsi, pour Jacques Léonard qui travaillait à l'époque sur les officiers de santé et sera l'auteur d'un livre de référence sur *La Médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, un ouvrage comme *Naissance de la clinique* (1963) fournit un nouvel éclairage et surtout une nouvelle manière de faire de l'histoire. Mais le livre qui a vraiment marqué les historiens est sans conteste *Surveiller et Punir* publié en 1975. Avec lui apparaissent de nouveaux concepts tels que les disciplines, les techniques de pouvoir, les manières de punir... dont les historiens se serviront.

L'autre grand apport de cette œuvre réside dans la grille de lecture qu'élabore Michel Foucault pour comprendre la société. Grille de lecture qui remporte d'autant plus de succès que nous sommes dans une période – la fin des années 1970 – où les grands systèmes de pensée clés en main s'effondrent les uns après les autres. Enfin, *Surveiller et Punir* propose une nouvelle approche de l'histoire de la peine et des châtiments, mais aussi de la délinquance régie par les illégalismes. Ce concept, moins connu que les premiers, a fait l'objet plus tard de nombreux travaux historiques. A travers lui, Foucault a montré que chaque société construit ses propres frontières entre le légal et l'illégal.

Si *Surveiller et Punir* est un ouvrage majeur c'est aussi le livre qui a focalisé le plus de critiques sur la méthode d'étude foucaldienne. Comment expliquez-vous la relation de Foucault aux historiens ?

Surveiller et Punir a suscité le débat au sein de la communauté des historiens. Dire qu'il y avait les «pour» et les «contre» serait réducteur. Plus que sur la méthode, la critique a principalement porté sur le soubassement documentaire utilisé par Foucault. Selon ses détracteurs, il s'appuierait sur des documents phares ou qui ont bénéficié d'un certain rayonnement mais ne tiendrait pas compte de la possibilité d'une autre lecture du siècle observé à partir d'une étude documentaire différente. D'après les historiens, il ne disposerait pas d'éléments suffisants pour que ses hypothèses soient validées dans leur totalité. Il n'aurait pas assez sacrifié à l'étude «archiviste» traditionnelle en histoire.

La deuxième critique – qui d'ailleurs rejoint la première – vise le niveau général duquel procède la démonstration foucaldienne. Les travaux de Foucault mettent en lumière le passage d'un système pénal à un autre. Les «peines obscures» telles que l'enfermement se substituent à l'éclat des châtiments. Certains ont vu là une histoire de la prison qui laisse de côté les trajectoires individuelles au profit du général et ont soutenu l'existence d'une autre histoire de cette institution qui se place à l'échelle des individus singuliers et qui n'ignore pas l'histoire sociale. A l'époque, ces deux visions ont été opposées.

Aujourd'hui, l'essentiel de l'hypothèse foucaldienne continue à être l'objet de discussions, comme l'ont montré le colloque *Surveiller et punir : la prison vingt ans après* ou celui de Genève de février 2006 consacré à Michel Foucault et le droit de punir.

De quelle façon s'est opéré ce renversement ?

Plusieurs historiens, au premier rang desquels Michelle Perrot, ont vu dans la recherche foucaldienne une nouvelle approche historique. Loin de la rejeter d'emblée, ils ont souhaité l'explorer et la confronter aux usages et approches de la discipline. Ainsi, le 24 mai 1978 fut organisée une table ronde dans les locaux de la Société d'histoire de la Révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle. Cette institution, qui mêle militants et universitaires, fut fondée en 1904 à la croisée

« Foucault a montré que chaque société construit ses propres frontières entre le légal et l'illégal. »

de combats politiques et scientifiques et compte parmi ses anciens membres des personnalités telles que Jean Jaurès, Léon Bourgeois, Anatole France, Georges Renard, Charles Seignobos...

Participent à la table ronde Maurice Agulhon, Carlo Ginzburg, Jacques Revel ou encore Arlette Farge. Michelle Perrot, qui travaillait sur la prison à partir des analyses de Tocqueville du système pénitentiaire américain, et sur la délinquance et le système pénitentiaire en France dirigera l'ouvrage *L'Impossible prison* qui rend compte des débats entre le philosophe et les historiens. Quelque temps après la publication de *Surveiller et Punir*, il s'agit pour eux de dialoguer avec Foucault qui n'hésite pas à s'emparer de pans entiers de l'histoire. Jacques Léonard écrira : «Il y a plus d'une famille dans la tribu de Clio.» Si la méthode et le silence sur les bagnes et la sociologie des acteurs ne font pas l'unanimité, tous s'accordent sur un point : par ses hypothèses, Foucault a ouvert de nouvelles perspectives et donné à l'étude des modes de punition un élan qui ne s'est toujours pas ralenti. Foucault a «bouleversé» la recherche historique, voire a révolutionné l'histoire pour reprendre une formule de Paul Veyne.

Après les débats enflammés sur l'œuvre de Foucault, l'adhésion semble l'emporter. Foucault deviendrait-il consensuel ?

L'œuvre de Foucault fait toujours débat, en témoignent les nombreux colloques et études qui lui sont consacrés. Foucault n'a pas élaboré un système philosophique au sens classique du terme, mais mis au point des «boîtes à outils» utilisables pour comprendre les rouages de la société. Ces «boîtes à outils», transposables à d'autres domaines d'études que ceux sur lesquels lui-même s'est penché, sont ainsi encore employées par certains historiens. Par exemple, un jeune chercheur vient de publier une thèse sur la morgue de Paris au XIXe siècle avec pour cadre théorique de référence la conception foucaldienne du panoptique. Il y montre que la morgue est organisée afin que la surveillance soit constante, à l'instar du modèle architectural de la prison pensé par Jeremy Bentham. Ce travail constitue un des usages historiques contemporains parmi d'autres de la philosophie de Michel Foucault.

Les usages contemporains de l'œuvre de Michel Foucault sont précisément ce sur quoi portera le colloque de l'Université de Poitiers. Vous y présenterez un travail sur «l'invention du perverti». De quoi s'agit-il ?

Il s'agit d'une approche qui s'inspire des pistes ouvertes par Michel Foucault dans *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère…* (1973). A l'origine, cet ouvrage est un mémoire publié dans les *Annales d'hygiène publique*. A travers un texte qui s'adresse aux médecins aliénistes de l'époque, Foucault veut percer l'énigme du criminel. Dans ma contribution, je souhaite montrer que le savoir médical du second XIXe siècle s'est construit par études de cas. Lesquelles ont été généralisées et présentées en exemple aux communautés scientifiques, médicales et juridiques pour affirmer qu'il existait certains types de comportements criminels.

A l'époque, ce que l'on désignerait aujourd'hui par le mot «perversion» n'existe pas encore. Pour désigner l'auteur de crimes sexuels, le vocabulaire d'alors parle de «perverti». Une nuance importante. En effet, elle montre que la justice s'intéresse dès lors davantage à l'individu qu'à l'acte commis. Ce passage est fondamental dans la pratique de la justice à partir du XIXe siècle. Il préfigure l'importance que la justice accordera plus tard, et encore aujourd'hui, à la personnalité du criminel. ■

Les questions philosophiques de Michel Foucault fournissent des clés aux sciences sociales, estime le sociologue Bertrand Geay

Entretien **Elisa Artigue-Cazcarra** Photo **Sébastien Laval**

Contre l'expert *l'intellectuel spécifique*

Sociologue, Bertrand Geay enseigne à l'Université de Poitiers. Directeur du laboratoire de recherche en sociologie et en psychologie sociale Savoirs cognition et rapports sociaux (Saco), il a notamment publié *Le Syndicalisme enseignant* (La Découverte, collection «Repères», 2005) et *Profession : instituteurs* (Liber, 1999). Il a également participé à la rédaction d'ouvrages collectifs comme *Pierre Bourdieu, les champs de la critique* (éd. de la Bibliothèque publique d'information, 2004). Ses travaux portent sur l'éducation et la politique.

L'Actualité. – «La production de l'ordre scolaire : dispositifs disciplinaires et modes de socialisation» est le thème de votre intervention lors du colloque. Qu'expliquerez-vous ?

Bertrand Geay. – Dans cette présentation, je mettrai en perspective les analyses de Foucault sur l'école dans *Surveiller et Punir* et celles des sciences sociales. Outre l'apport considérable de *Surveiller et Punir* sur la question de la prison et le passage d'un système de punition à un autre, cet ouvrage fournit une étude des dispositifs disciplinaires mis en place dans l'institution scolaire. A tort, on oublie souvent cette dimension, pourtant très importante, dont Foucault se sert d'ailleurs pour assurer sa démonstration sur l'émergence historique de ce qu'il nomme les «disciplines». Ce livre – le seul dans lequel Foucault détaille d'aussi près les rapports entre savoirs et pouvoirs à l'œuvre dans l'école – formule un nouveau problème pour la sociologie : la question de la surveillance scolaire.

Il s'agira donc pour moi de relire en sociologue l'œuvre de Foucault et celle de mes pairs, de proposer un travail de reformulation de la question de la production de l'ordre scolaire à partir de cette confrontation. En philosophe, Foucault ne prétend pas à la systématicité empirique mais bouleverse le regard que nous portons sur le dispositif scolaire. La sociologie – qui, elle, vise à la systématicité – propose de son côté un modèle qui relie l'analyse statistique des inégalités à la question du savoir et du pouvoir ; ce faisant, elle prend davantage en compte la logique des comportements individuels.

Michel Foucault n'a pas été toujours tendre envers les sciences sociales. Quelle place occupe-t-il aujourd'hui en sociologie ?

C'est un auteur «clandestin», du fait même de son positionnement par rapport aux sciences sociales. Mais ce n'est pas pour autant un auteur maudit. Une erreur consisterait à mettre dos à dos philosophie et sociologie. Les interactions entre ces deux disciplines sont beaucoup plus fortes qu'il n'y paraît. N'oublions pas que la refondation de la sociologie dans les années 1960 s'est réalisée à partir du double ancrage dans la philosophie et dans l'enquête empirique. Michel Foucault s'est tenu à distance des sciences sociales. Il a parfois emprunté les habits de l'historien et donc en un sens ceux du sociologue, mais sans se départir d'un style et d'une posture laissant une plus grande place à l'intuition. Mais c'est là justement que se situe tout l'intérêt de ses travaux. Par ce biais, il a formulé de nouveaux problèmes et inventé des concepts. Si ses recherches dérogent aux principes de l'enquête sociologique, elles n'en demeurent pas moins une source d'inspiration pour beaucoup de sociologues.

Comme en histoire, la question de la méthode foucaldienne a fait débat en sociologie. Que pensez-vous de cette polémique ?

Foucault n'utilise pas de façon très canonique les outils méthodologiques des sciences sociales et il n'a jamais prétendu le faire. Il pose des questions en philosophe et fournit des clés qui peuvent nous être uti-

les. Si un certain recul doit guider le sociologue dans sa lecture, il ne doit pas rejeter les apports de cette pensée pour sa propre discipline.
La fulgurance des analyses foucaldiennes sur l'école et sur beaucoup d'autres sujets est indéniable. Actuellement, les sciences sociales collent trop souvent aux problèmes sociaux pour rendre compte du fonctionnement d'ensemble de notre société. Et de façon excessivement dogmatique. Or le processus de découverte scientifique a partie liée avec une étude critique du monde social, elle-même nécessairement ouverte à une pluralité d'influences. Les sciences sociales doivent procéder selon le mode des «boîtes à outils» chères à Michel Foucault. Et si la sociologie se construit à partir de sa propre tradition, elle se construit aussi grâce aux influences croisées entre les différents secteurs des sciences de l'homme. De ce décloisonnement dépend pour une bonne part la liberté intellectuelle du chercheur.

La liberté intellectuelle du sociologue serait-elle en danger aujourd'hui ?

Depuis une dizaine d'années, apparaît un nouveau personnage : l'expert en phénomènes sociaux. Sociologue la plupart du temps – mais pas toujours, ainsi les consultants spécialisés sur une question sociale particulière sont de plus en plus nombreux –, il occupe régulièrement les plateaux de télévision ou rédige des rapports commandés par les pouvoirs publics. Ce n'est pas tant ce personnage qui me dérange mais l'utilisation qui en est faite.
Je peux prendre pour exemple mon cas personnel. J'ai beaucoup travaillé sur le syndicalisme enseignant. Un sujet qui fait souvent l'actualité. Invariablement, certains médias me demandent d'intervenir sur ce thème et de valider le prêt-à-penser journalistique en la matière : «machine à produire du non», «corporatisme», etc., là où mon analyse est assurément critique mais en un sens très différent, et surtout, se veut plus explicative que normative.
On pourrait également évoquer le développement de la recherche par contrats. A défaut de crédits récurrents, nous répondons aux appels d'offres d'institutions publiques, conseils généraux, régionaux, Etat, etc. Cela peut concerner la violence à l'école, les banlieues ou tout autre domaine. Il n'y a pas nécessairement péril en la demeure, et la sociologie se doit aussi de répondre à la demande sociale, mais si on laisse ce système réguler l'ensemble du travail de recherche, on ne sera plus maître de la définition des problématiques ni même, à terme, des outils d'enquête. Il ne laisse plus aucune place pour l'indépendance et en définitive pour la créativité du chercheur.
Dans ces deux exemples, le sociologue est utilisé comme fournisseur de solutions à un problème dont les termes ont été déjà définis – par les médias, par le pouvoir… La liberté de problématisation propre au travail de recherche est ainsi niée. Contre l'expert, l'intellectuel spécifique foucaldien offre un modèle autrement plus intéressant. La liberté de pensée qui le caractérise est une condition nécessaire pour la pratique de la sociologie.

A quelle occasion avez-vous lu pour la première fois Michel Foucault ?

J'ai découvert l'œuvre de Michel Foucault à deux périodes. L'une est ancienne. J'étais étudiant lorsque j'ai lu pour la première fois certains de ses travaux.

« La liberté de pensée qui le caractérise est une condition nécessaire pour la pratique de la sociologie. »

Foucault n'était pas au programme de sociologie. François de Singly, que j'ai eu comme professeur à Nantes, y faisait toutefois quelques allusions. Je l'ai abordé comme tel, c'est-à-dire comme une œuvre périphérique à ma discipline dans laquelle il est toujours possible de piocher.
Ma seconde découverte de Foucault est beaucoup plus récente. Depuis quelques années, je travaille avec mes collègues du laboratoire de recherche Saco sur les interactions entre les savoirs et les rapports sociaux. Or cette question est centrale chez Foucault. En même temps que nous avons noué des liens avec des sciences plus expérimentales, comme la psychologie sociale, le retour vers les sciences historiques et la philosophie, et en particulier vers Foucault, s'est donc imposé de lui-même. ■

Vincent Estellon critique les perspectives moralistes des thérapies comportementales et cognitives

Entretien **Elisa Artigue-Cazcarra** Photo **Sébastien Laval**

Lecture des signes du corps

Psychologue clinicien, Vincent Estellon est maître de conférences en psychopathologie clinique à l'Université de Poitiers. Il est également praticien en centre médico-psychologique pour adultes dans le Val-de-Marne. Spécialiste des sexualités addictives – toxicomanies à l'acte sexuel – il a publié plusieurs articles sur ce thème, notamment «Transgressions, folies du vivre» dans la revue *Champs psychosomatiques* (2005, éd. L'Esprit du temps) et, dans la revue *Cliniques méditerranéennes*, «Sexualité précaire et précarité sexuelle» (2005, éd. Erès), «La trans-sexualité, aire transitionnelle du sexuel ?» (mai 2006).

L'Actualité. – Dans *La Volonté de savoir,* Michel Foucault montre comment le pouvoir s'empare de la sexualité qui devient à partir du XVIIIe siècle un enjeu politique. Cette conception est-elle toujours d'actualité ?

Vincent Estellon. – *La Volonté de savoir* traite de l'énigme de l'origine et la fin de la vie. Un grand nombre d'inhibitions ont un rapport très étroit avec un refoulement familial de la culture de l'énigme du sexuel. Oui, la sexualité est un enjeu politique, c'est encore plus frappant aujourd'hui autour des modalités juridiques qui entourent les nouvelles donnes de ce que l'on appelle «la famille». Or ce qui nous intéresse avec Foucault, mais aussi d'une certaine manière avec Freud, c'est que la sexualité n'intéresse le psychanalyste non pas du côté des comportements, mais du côté de ce qui se dégage du dire de la parole, de l'émanation d'une présence, d'un style où se fait entendre la sexualité infantile. Lorsque Freud, en 1905 (dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*) provoquait des émois dans la bourgeoisie moraliste en parlant de l'enfant comme d'un pervers polymorphe, très intéressé par ce qui touche à la sexualité, le scandale de la psychanalyse avait commencé. On voit bien aujourd'hui, au travers d'ouvrages tels que *Le Livre noir de la psychanalyse*, combien le refoulement de la sexualité infantile et même celui de l'idée même de l'inconscient est toujours à l'œuvre.
Cela devient encore plus problématique lorsque le politique s'en mêle. Je pense notamment au rapport de l'Inserm sur le «trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent» pour lequel le gouvernement s'est déclaré très intéressé. Ce type de rapport a tendance à invalider l'efficacité de la psychanalyse et prône les thérapies comportementales et cognitives (TCC) comme soin valable garanti par l'Etat. S'il faut rééduquer l'humain de ses déviances, je me demande ce que Foucault pourrait écrire aujourd'hui de ces dérives.

La psychanalyse subit actuellement de nombreuses attaques, sur sa scientificité, ses résultats, etc. Quelle place occupe Foucault dans ce débat entre psychanalyse et thérapies comportementales et cognitives ?

Chez Foucault, il y a un projet d'une nouvelle psychiatrie. Dans *Naissance de la clinique*, il met en évidence comment la lecture des signes du corps a constitué une extraordinaire expérience de lecture des maladies. Il invite à fonder une psychiatrie où l'anthropologie aurait toute son importance. Pour lui, une psychiatrie qui se calquerait uniquement sur la sémiologie médicale perdrait toute la richesse de ce que l'on désigne sous le terme de «symptomatologie» (avec cette énigme de la double face du symptôme, véritable «formation de compromis» pour Freud).
C'est pourquoi ce qui est actuellement en train de se produire du côté de la psychiatrie contemporaine s'inscrit dans une actualité foucaldienne : nous assistons à la fin de la psychiatrie clinique au profit d'un retour à une psychiatrie sémiologique, médicale et répressive, où la parole du malade ne doit être entendue que du côté de ce qu'elle veut dire et où il faudrait pouvoir

éradiquer le symptôme. Les thérapies comportementales et cognitives imposent le modèle de la toute-puissance du thérapeute : un directeur de conscience focalisé sur le côté boiteux du symptôme à réparer, à redresser. Elles s'inscrivent dans une perspective moraliste où le clinicien sait ce qui est bon pour son patient. C'est une négation pure et simple de l'exploration de la langue à l'œuvre dans la psychanalyse.

Assisterait-on au retour d'une forme de puritanisme victorien tel que Foucault l'analyse dans les premières lignes de *La Volonté de savoir* ?

Si l'humain est de plus en plus surveillé, contrôlé, évalué, rééduqué, la psychanalyse – véritable laboratoire pour apprendre à qui le souhaite de devenir sujet de son désir et non pas esclave de ses besoins – est en ce sens dangereuse lorsque l'Etat ne souhaite pas être confronté à l'opposition d'une pensée. D'une certaine manière, lorsqu'on assiste au projet de l'Inserm de détecter les délinquants à l'âge de trois ans pour les traiter avec des psychotropes, se situe-t-on dans un puritanisme victorien ou bien dans un nouvel eugénisme ?

Comment expliqueriez-vous la dualité de la société actuelle où les principes moralisateurs côtoient des références omniprésentes au sexe ?

La banalisation du «sexuel» cache en vérité une grande pauvreté du sexuel. Les images qui mettent en avant certaines parties du corps figent la créativité du sexuel. C'est une négation de la création de l'activité fantasmatique. Consommer des images sexuelles participe d'un mauvais projet pornographique. La morale soutient l'obscénité ainsi que la mauvaise pornographie : les interrogatoires des censeurs ne sont là que pour obliger à l'aveu d'une scène sexuelle. A l'exception de certains films tels que *Romance X* ou *Anatomie de l'enfer* de Catherine Breillat, par exemple, il est très difficile d'approcher l'énigme du sexuel sans se laisser aveugler par des images qui écrasent la dynamique de l'énigme du désir.

La sexualité n'est souvent pas là où l'on croit imaginer qu'elle se trouve. Le sexuel selon Maurice Blanchot ou Pierre Fédida serait plus volontiers repérable dans le fracas, dans quelque chose d'irreprésentable qui destitue l'humain de ses représentations.

Votre présentation au colloque portera sur «La révolte des organes». Qu'entendez-vous par là ?

Il s'agit d'un travail visant à montrer l'imposition d'une organisation partielle de la sexualité, centrée sur la génitalité, alors que toutes les parties du corps peuvent devenir érogènes. La clinique de ce que l'on appelait jadis «les perversions» nous enseigne cette propension de certains organes à se révolter contre le primat du génital. Cette capacité subversive est également présente dans l'expérience analytique de l'écoute lorsque l'on commence à s'entendre au sens où l'on peut entendre autre chose dans le dire de ce qui était dit pour convaincre, dominer ou séduire. L'écoute analytique, sur le mode poétique, amène celui qui s'y exerce à entendre autrement les manifestations du dire, la sexualité des mots. Si j'ai écrit récemment que l'analyste ausculte non pas le corps mais le corps des mots dans la parole, je crois que ce point de vue est très présent dans le style foucaldien. L'organe, c'est aussi la voix, l'instrument de parole. L'association libre est d'essence transgressive par rapport aux règles de fonctionnement (logiques) qui régissent ordinairement le langage. Il est utile – dans cette époque de plus en plus marquée par le triomphe du positivisme scientiste – de ne pas oublier que lorsque le sujet se consume dans une maladie physique ou bien dans une souffrance psychique, seul le transfert (le mouvement anachronique des affects) est potentiellement capable de remettre en circulation ce qui était resté noué. Comment interpréter un rêve si l'on n'est pas capable d'entendre les mots sonner autrement ? Cela implique une capacité de régression dans l'écoute flottante qui accorde aux mots un pouvoir de jeu, un pouvoir de transformation sur le corps. C'est en ce sens qu'il y a dans cette expérience particulière une révolte contre l'utilitarisme, l'obsession de la performance, contre la maîtrise et les répressions éducatives. Car je me suis toujours méfié des personnes qui au nom de «la relation d'aide» savent ce qui est bon pour l'autre. Ce qui est bon pour soi, c'est ce qui reste à découvrir dans un temps et un espace singulier où les rêves de la nuit – véritables énigmes à déchiffrer – peuvent nous donner des indications à ne pas négliger. ■

«La sexualité n'est souvent pas là où l'on croit imaginer qu'elle se trouve.»

Rue de la prison et de la «séquestrée»

Au 10 de la rue Arthur-Ranc, à Poitiers, une plaque apposée près de l'entrée indique : «Maison natale de Michel Foucault (1926-1984). Historien et philosophe. Professeur au Collège de France.» Cette plaque a été dévoilée le 23 mai 2003 par le maire de Poitiers, Jacques Santrot, qui notait à cette occasion : «L'histoire commune de Michel Foucault et de Poitiers a pu, par le passé, s'apparenter à un concours d'actes manqués.» La ville a longtemps semblé ignorer qu'elle avait vu naître un intellectuel hors du commun mais il est vrai que celui-ci parlait très peu de sa ville natale. Il faut bien chercher dans *Dits et écrits* pour trouver quelques lignes sur son enfance et son adolescence. Pourtant, Michel Foucault a vécu dans cette maison jusqu'à l'âge de 18 ans, avant d'aller à Paris, au lycée Henri-IV, pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure.

Ce silence nous autorise à signaler des coïncidences pouvant paraître anecdotiques mais qui collent parfaitement aux problématiques «foucaldiennes». En effet, ce fils de chirurgien qui écrit de grands livres comme *Naissance de la clinique*, *Histoire de la folie à l'âge classique*, *Surveiller et Punir*, vivait dans la rue de la «séquestrée de Poitiers» – l'affaire qui éclata en 1901 est restée célèbre grâce au livre d'André Gide (1930). En outre, cette rue abritait le couvent des Visitandines qui, en 1793, fut transformé en prison départementale, puis démoli en 1904 pour y construire la nouvelle poste (1910-1913). Et, depuis 2002, la maison natale accueille deux services du ministère de la Justice : la Protection judiciaire de la jeunesse et le Service pénitentiaire d'insertion et de probation.

Une nouvelle rue de Poitiers porte le nom de Michel Foucault depuis 2002. Elle est située dans le quartier du Pâtis, face au CHU. Son nom a également été donné à la cité internationale du Crous, inaugurée en septembre 2005. Où se trouve-t-elle ? Au bord du Clain, dans l'enceinte de l'hôpital Pasteur… dans l'ancien pavillon des «incurables». ***J.-L. T.***

Marc Deneyer

Maison natale de Michel Foucault située à l'angle de la rue Arthur-Ranc et du boulevard de Verdun à Poitiers.

COLLOQUE, SPECTACLE, PUBLICATION

Sous l'impulsion de Jean-Michel Passerault, directeur de l'UFR sciences humaines et arts de l'Université de Poitiers, le colloque consacré aux usages et enjeux contemporains de l'œuvre de Michel Foucault est pluridisciplinaire et organisé par quatre laboratoires de recherche (Centre de recherche sur Hegel et l'idéalisme allemand, Groupe d'études et de recherche historiques du Centre-Ouest atlantique, Savoirs, cognition et rapports sociaux, Recherche en psychopathologie clinique). Du 31 mai au 2 juin, les sessions se tiendront à l'Hôtel Fumé et à l'Espace Mendès France. Secrétariat du colloque : marie.laure.lochin@univ-poitiers.fr

Le 1er juin à 20h30 au Théâtre, spectacle mis en scène par Jacques David : «Enfance, piège à adultes, questions à Michel Foucault», suivi d'un débat animé par Jean-Paul Géhin. Les actes seront publiés début 2007 par les Presses universitaires de Rennes, sous la direction de Frédéric Chauvaud.

DOSSIER DE L'ACTUALITÉ

Dans le précédent dossier consacré à Michel Foucault, *L'Actualité Poitou-Charentes* (n° 51, janvier 2001) a publié les témoignages de Denys Foucault (son frère), Louis Girard, Jacques D'Hondt, Jean Demélier et de Poitevins pour lesquels la lecture de ses livres fut déterminante.

«Autre chose qu'un immeuble»

Dans la maison natale de Michel Foucault travaillent 14 personnes du Service pénitentiaire d'insertion et de probation et 6 personnes de la Protection judiciaire de la jeunesse. Marc Poupart était alors directeur du Spip – il prépare actuellement une thèse de doctorat sur le thème «Eduquer en prison et/ou sanctionner dans la communauté» sous la direction de Michel Massé. «Quand nous avons appris qui était né ici, dit-il, cela nous a donné un élan. C'était autre chose qu'un immeuble et nous avons tenu à conserver le cachet des lieux. En effet, Michel Foucault est une référence majeure pour tous ceux qui s'interrogent sur l'enfermement. Dans *Surveiller et Punir*, mais aussi dans *Histoire de la folie à l'âge classique*, il offre une grille de lecture de l'enfermement.» Blandine Pottier, actuelle directrice, confirme en soulignant que Michel Foucault est désormais au programme de l'Ecole nationale d'administration pénitentiaire : «Notre administration a beaucoup évolué depuis trente ans mais la problématique de l'enfermement reste la même. Et dans ce domaine, personne n'a remplacé Michel Foucault pour ce qui est de la réflexion philosophique.»

RENÉ AIGRAIN

Fantastique érudit

Marc Deneyer

« Mon frère prenait des cours de latin et de grec chez le chanoine Aigrain, qui lui prêtait des volumes de sa bibliothèque très fournie», affirme Denys Foucault en évoquant l'adolescence de son frère Michel (*L'Actualité* n° 51). Quelques Poitevins se souviennent du chanoine, ce fils de tailleur de pierre né et mort à Poitiers (1886-1957). Le dévoilement d'une plaque commémorative sur sa maison a ravivé, en 2005, le souvenir de cet homme dont l'érudition a fasciné plusieurs générations de jeunes gens.

Dans une conférence donnée à la médiathèque de Poitiers, le médiéviste Robert Favreau a retracé le «parcours hors de l'ordinaire» du chanoine qui lui fut d'un grand secours lorsqu'il préparait le concours d'entrée à l'Ecole des chartes. Il le décrit ainsi : «Des capacités intellectuelles exceptionnelles, prodigieuse mémoire et vive intelligence, avec de sévères limitations physiques, une culture largement autodidacte, une grande curiosité d'esprit qui l'a fait exceller dans les domaines de l'histoire, de la littérature, de la musique.» Robert Favreau cite aussi l'académicien Emile Faguet : «Allez à M. Aigrain, il a tout lu et tout retenu. C'est un homme de la Renaissance, un de ces philosophes prodigieusement informés, critiques et agiles, un Erasme, un Scaliger, un Budé, mais avec l'esprit ferme et l'âme chaude d'un prêtre catholique.»

Le 19 octobre 2005 à Poitiers, une plaque commémorative a été dévoilée au 33, rue Cornet, sur la maison du chanoine Aigrain. Son nom a été donné au square situé au chevet de l'église Sainte-Radegonde.

Maître de chapelle et organiste de Sainte-Radegonde, René Aigrain était passionné par la littérature et la musique. Ses maigres ressources ne lui permettant pas d'acheter tous les livres et disques qu'il souhaitait, il a tenu pendant une trentaine d'années la chronique littéraire et musicale du *Journal du Centre et de l'Ouest*, façon d'obtenir un service de presse intégral. Et de se faire deux noms dans le milieu, des pseudonymes : Jean-Jules Popinot pour la littérature, Sylvain Pons pour la musique, soit deux personnages balzaciens au physique ingrat.

Robert Favreau note cependant : «Son œuvre n'a pas été tout à fait à la hauteur de ses dons exceptionnels, car il s'est beaucoup dispersé, tant sa curiosité était universelle. L'axe de son œuvre est très clair : c'est l'histoire de l'Eglise des premiers siècles, et la recherche, sans concession, de la vérité, à partir des meilleures sources.»

René Aigrain travaillait donc en scientifique, ce qui n'avait rien d'évident à une époque où l'Eglise condamnait les modernistes – ce dont il a pâti. Rappelons que Mgr Olivier de Dufort de Civrac de Lorges, évêque de Poitiers entre 1918 et 1933, était favorable à l'Action française. C'est seulement en 1934 que René Aigrain devint chanoine de Sainte-Radegonde.

Le 19 octobre 2005, Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers, déclarait dans son hommage : «Le chanoine Aigrain, si connu à travers le monde entier comme chercheur et comme savant, n'a pas obtenu de l'Eglise la place que, normalement, il aurait pu attendre.» Il fournit deux raisons qui expliquent «l'interminable querelle du modernisme» : «Une science autonome par rapport à l'idéologie religieuse qui prétendait l'utiliser et par rapport à un pouvoir qui voulait la régenter de l'extérieur.»

«La recherche a toujours fait peur et pas seulement dans l'Eglise», dit-il en exprimant une crainte pour notre époque, qui «sonne comme un avertissement» : «Nous vivons un moment où il nous faut garder, à tout prix, ce droit de la recherche, cette liberté critique, même dans l'Eglise. […] Il ne faudrait pas qu'un nouveau conservatisme intellectuel fortifie un conservatisme social.» ***J.-L. T.***

Figure d'exception dans la philosophie de la seconde moitié du XXe siècle, Levinas a enseigné à Poitiers. A l'heure où l'on célèbre le centenaire de sa naissance, la faculté qui l'a accueilli durant trois années fait preuve d'une certaine discrétion à son égard

Par **Alexandre Duval** Dessin **Fabrice Neaud**

Emmanuel Levinas *philosophe qui tranche*

En 1964, un professeur fraîchement habilité arrive à Poitiers pour son premier poste. Il a 58 ans. Pour intégrer la fonction publique, il vient de soutenir sa thèse d'Etat qui restera son œuvre majeure. Ce nouveau venu s'appelle Emmanuel Levinas et son travail a pour titre *Totalité et Infini*. Cet essai sur l'extériorité va profondément marquer la philosophie en France de la seconde moitié du XXe siècle. L'actualité de Levinas découle en bonne partie de cette œuvre. Reste qu'en ce début des années 1960, seuls les initiés ont eu vent de la pensée de ce philosophe né en Lituanie, formé en Allemagne et qui n'a rien moins qu'introduit la phénoménologie en France.

L'administration d'alors exige des professeurs d'enseigner un moment en province avant de pouvoir être nommés à Paris. La capitale ne compte alors qu'une université, la Sorbonne, et Poitiers se distingue déjà par la rapidité des communications la reliant à Paris (trois heures en train à l'époque). Dans les murs de l'Hôtel Fumé se retrouvent des ténors comme Jeanne Delhomme, Mikel Dufrenne, Roger Garaudy, Jacques d'Hondt et désormais Emmanuel Levinas. *«Ça a été un grand moment dans Poitiers, jamais la faculté n'a accueilli d'aussi grands maîtres en même temps.»* Michel Richard, qui a longtemps enseigné à Poitiers pour les classes préparatoires à HEC, reconnaît la chance qu'il a eue d'avoir effectué son troisième cycle durant cette époque bénie.

UN PROFESSEUR MÉTICULEUX

En cette rentrée 1964, Levinas en tant que chargé d'enseignement professe notamment la philosophie générale et logique pour un public de première année. Un certain décalage existe alors entre ce professeur qui formule son cours au rythme de sa pensée, avec toutes les hésitations que comporte un tel mode opératoire, et un parterre formé de jeunes étudiants. Selon Pierre Francisci, maître de conférences à Poitiers et qui a assisté aux cours de Levinas alors qu'il terminait ses études, le philosophe faisait surtout preuve d'une grande méticulosité. *«Lorsqu'il prononçait un cours d'histoire de la philosophie, il avait le souci de restituer l'idée de l'auteur dans son intégralité. Il avait un respect biblique du texte. C'était en complet décalage avec d'autres enseignants qui cherchaient une lecture originale de l'auteur.»*

Le mot qui revient le plus souvent parmi ceux qui l'ont connu à cette époque est «trancher». Formé en Allemagne par le père de la phénoménologie, Husserl, et par Heidegger, Levinas comprend mal cet enseignement français où l'on choisit plus le lieu de ses études que le «maître» qui va diriger leur contenu. Par chance, au sein du binôme professoral qu'il forme en 1965 avec Jacques d'Hondt, Levinas a hérité de la morale, sujet qui rencontre précisément ses recherches et ne le contraint pas à l'observation d'un programme. Son éthique de professeur lui interdit toutefois de faire référence à ses propres travaux dans le cadre de ses cours. Jacques d'Hondt y voit aujourd'hui une démarche intellectuelle bien plus fine qu'une simple perméabilité entre les cours et son œuvre. *«On ne raconte pas ce qu'on a déjà dit. Levinas ne faisait pas des cours à partir de ses livres, il faisait des livres à partir de ses cours.»*

Levinas a une œuvre à accomplir, une œuvre qui l'obsède et Poitiers n'est qu'une étape avant de rejoindre la capitale. Là, il accomplit ses tâ-

1. *Noms Propres*, d' Emmanuel Levinas, Fata Morgana, 1976.

ches administratives avec exactitude mais sans excès. Ce n'est pas faute de les connaître, lui qui dirige à la même époque l'Ecole normale israélite orientale. Parler d'une époque malheureuse pour un homme qui a vécu les atrocités de la Révolution de 1917 à Kharkov, en Ukraine, et qui surtout a vu disparaître sa famille durant la Shoah, serait à tous points de vue déplacé. Mais heureux à Poitiers, Levinas ne l'est pas. Il n'en laisse rien paraître, fidèle à son éthique qui s'éprouve davantage dans la relation à autrui que dans la réflexion. Le souci de l'autre prime sur l'attention à sa propre condition. Attentif, charmant, réservé et jovial, même blagueur, voilà l'homme tel qu'il se présente en public. *«Il donnait plus d'importance à vous qu'à lui-même»,* selon Michel Richard. Professeur en khâgne au lycée Balzac de Paris, Yves Thierry y voit *«une préoccupation déontologique»*. Durant l'année 1966-1967, il a suivi deux des cours de Levinas et se souvient comment le philosophe avait accepté, très simplement, d'écrire dans une revue dont il s'occupait alors avec d'autres étudiants.

Cette facilité de relation a rapproché durant cette période Jacques d'Hondt, l'insatiable commentateur d'Hegel, et Emmanuel Levinas dont le dernier ouvrage prenait à contre-pied les théories du philosophe de la finalité de l'Histoire. Divergences d'opinions, connivences dans la conversation, les deux professeurs se côtoient avec plaisir. En allusion à la théorie de Levinas selon laquelle le visage de l'autre engage une responsabilité envers cet «autre», le disciple d'Hegel estime que *«malgré ce visage ouvert, je suis persuadé que c'était au fond un inquiet»*. D'Hondt voit affleurer les contradictions dont son éminent collègue est le théâtre malgré son apparente sérénité. Religieux, il suit une voie philosophique tracée par Husserl où le sujet se réduit au moi sans référence à dieu. Juif, sa pensée est fortement influencée par Heidegger, le philosophe le plus proche des nazis.

D'Hondt est témoin des difficultés que représente le fait d'être juif et croyant (bien que Levinas ait eu ce dernier terme en horreur) dans une ville comme Poitiers au cœur des années 1960. Ses rites religieux ne lui facilitent pas la vie et l'on ne lui réserve pas toujours un accueil des plus cléments, notamment parmi les restaurateurs de la ville. *«A Poitiers, même en 1965, être juif, ça n'était pas indifférent. Dans la bourgeoisie et la petite bourgeoisie poitevine, il y avait un antisémitisme latent.»* Levinas «tranche» de nouveau dans le cadre d'une faculté où dominent, selon Jacques d'Hondt, les catholiques «dogmatiques».

LE COUP DE FOUDRE PHILOSOPHIQUE

Depuis l'intérieur même de la faculté, quelqu'un va toutefois éclairer le séjour poitevin de Levinas. Ce sera son parfait envers : une femme, intellectuellement issue de la tradition catholique la plus classique, grande oratrice et pas vraiment portée sur les restrictions culinaires. Avec Jeanne Delhomme, c'est le coup de foudre philosophique. Leur admiration est réciproque et Levinas consacrera à celle qu'il appelle «la grande dame de la philosophie» un portrait dans *Noms propres*[1], ouvrage où la description de l'œuvre prend le pas sur celle de la femme. Et Jacques d'Hondt de résumer cette rencontre : *«En leur compagnie, on se sentait décoller de terre.»*

Tous deux rejoindront Nanterre quand l'Université sera créée et surtout dès que Mikel Dufrenne aura la possibilité d'y faire venir d'anciens collègues. En 1967, le train philosophique de Levinas marque un dernier arrêt en gare de Poitiers avant de rejoindre la capitale où l'attend un certain chahut aux alentours du mois de mai suivant. Lui restera toujours discret, se tenant à bonne distance des coteries philosophiques. Une réserve dont fait également preuve envers lui la faculté poitevine. Selon Pierre Francisci, *«Poitiers ayant plutôt philosophiquement une empreinte catholique, Levinas n'y a pas fait beaucoup d'émules. Les enseignants qui ont suivi avaient une tendance institutionnelle et seul Daniel Saintillan faisait régulièrement allusion à Levinas dans ses cours.»* Aucun événement ou colloque n'est venu célébrer le centenaire du plus âgé des jeunes professeurs de l'histoire du département de philosophie de Poitiers et du plus «tranchant», à défaut d'être le plus brillant devant un auditoire. ■

Un grand roman français du XII^e siècle sort de l'oubli grâce à Pierre-Marie Joris et Olivier Collet qui l'ont édité, traduit et présenté en poche dans la collection «Lettres gothiques»

Par **Veronica Grecu** Photos **Sébastien Laval** et **Olivier Neuillé** - Médiathèque de Poitiers

Partonopeu de Blois
La flamme du désir

Parti à la chasse, Partonopeu s'égare dans la forêt des Ardennes. Au moment même où la peur et le désespoir sont sur le point de s'emparer de lui, il découvre une nef merveilleuse qui le conduit vers l'Orient, dans la cité enchantée et déserte de Chef d'Oire. Ce voyage inattendu est commandé par Mélior, la jeune impératrice de Byzance qui, amoureuse du héros, décide de recourir à ses pouvoirs de magicienne pour l'attirer vers son palais. Dans l'obscurité complice de sa chambre, elle lui accorde les faveurs de son corps tout en lui défendant le bonheur de voir son visage. A l'instar des fées de l'Autre Monde dont parlent les lais merveilleux du XII^e siècle, Mélior maîtrise la situation et semble être en mesure de décider du cours des événements. Elle n'est toutefois pas un être féerique, mais une dame, certes très experte, qui n'en demeure pas moins une mortelle. Ses pouvoirs extraordinaires n'existent qu'aussi longtemps que son ami, inquiet du mystère qui l'enveloppe et convaincu par sa mère qu'il a affaire à une créature diabolique, ne transgresse pas l'interdit. En projetant sur elle la lumière d'une lanterne, image de la flamme de son désir exacerbé, Partonopeu met au jour la beauté exceptionnelle de Mélior. Il dissipe le soupçon de monstruosité qui pesait sur la femme invisible, mais rompt également le charme. L'oubli de la parole donnée entraîne la séparation douloureuse de l'être aimé. Les retrouvailles ne se feront qu'au prix d'une émouvante traversée du désespoir et au terme d'un parcours aventureux de reconquête… Séduction du récit. Qui a opéré dès le Moyen Age car le texte en ancien français a connu de nombreuses adaptations et versions étrangères (notamment en moyen anglais, moyen haut allemand, en bas-allemand, en catalan, en espagnol, en néerlandais, en italien…) qui ont fait de lui une sorte de best-seller à l'époque médiévale.

Sébastien Laval

Pierre-Marie Joris est maître de conférences à la faculté des lettres et au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de l'Université de Poitiers. Il est responsable de la revue *Pris-Ma* (Equipe de recherche sur la littérature d'imagination au Moyen Age).

LA FASCINATION DE L'ALTÉRITÉ

A l'image de Mélior, l'impératrice de Byzance, la magicienne, la tentatrice, la femme amoureuse qui ne s'offre à son amant que pour mieux se dérober à son regard, qui ne dissimule son identité que pour mettre à l'épreuve son amour et sa fidélité, l'œuvre romanesque séduit irrémédiablement le lecteur auquel elle ne se dévoile qu'à peine. Celui qui, tenaillé par la curiosité, entreprend de déchiffrer son mystère, découvre une œuvre fascinante par la manière même dont elle réussit à intégrer et à retravailler plusieurs scénarios romanesques. Sa troublante altérité se fonde, en réalité, sur «le même», sur les éléments que la tradition littéraire lui a mis à sa disposition. Le dialogue constant avec les textes qui la précèdent nourrit sa démarche d'invention. *Partonopeu de Blois* fait ainsi la synthèse de la matière littéraire de son temps avec l'intention évidente de lui proposer une orientation différente, de frayer une autre voie romanesque.

L'histoire de Partonopeu et Mélior n'est pas sans évoquer celle de deux autres amants célèbres, Psyché et Cupidon, que rapporte notamment Apulée dans ses *Métamorphoses* ou *L'Ane d'or*. Contre la volonté de sa

Olivier Neuillé - Médiathèque de Poitiers

Livre d'heures à l'usage de Poitiers, fin xv^e siècle (ms 1097, folio 38, médiathèque de Poitiers). Bethsabée au bain.

mère, Venus, Cupidon aime une mortelle, Psyché, et l'emmène vivre dans un monde merveilleux où tous les désirs sont exaucés. Seule la vue de son amant surnaturel est défendue à Psyché mais le désir et le doute poussent la jeune femme à transgresser le tabou. Si *Partonopeu de Blois* peut se lire comme l'avatar médiéval de ce scénario mythique, il se détache du modèle en inversant le rôle des amants. En effet, l'invisibilité et le caractère merveilleux se situent du côté de l'héroïne, Mélior, qui se substitue au dieu Cupidon, alors que les qualités physiques exceptionnelles de Partonopeu le rapprochent de Psyché, la charmante créature humaine. C'est pourquoi le roman garde le silence sur la perfection du corps et du visage de la dame, alors que la beauté de l'adolescent d'à peine treize ans est, à maintes reprises, mise en évidence.

Partonopeu rappelle, en outre, les héros de la matière antique. La généalogie dressée dans le *Prologue* suggère que notre héros, en tant que neveu du roi Clovis – lui-même un descendant des Troyens – peut se vanter d'avoir une hérédité prestigieuse. En racontant le siège et la chute de Troie, le texte évoque le destin de Marcomiris, le dernier fils du roi Priam. Réfugié en Gaule, le jeune prince est appelé à jouer un rôle civilisateur. Devenu roi du pays, Marcomiris, le successeur légitime de Priam et le rival d'Enéas, le héros virgilien, fait passer d'Italie en Gaule le cadre de la survie du lignage troyen. Il lègue ainsi son prestige et celui de son origine à la couronne de France et à toute sa descendance. En soulignant la «perméabilité du texte aux données géographiques et historiques», les éditeurs du roman suggèrent que ce remaniement de l'histoire de Troie a été motivé par la volonté de «contrecarrer les ambitions du roi d'Angleterre Henri II qui prétendait, comme comte d'Anjou, au sénéchalat héréditaire de France».

Partonopeu réclame également une origine «thébaine», car son nom est homonyme de Parthénopée, un personnage du *Roman de Thèbes* et de la *Thébaïde* de Stace. Encore un garçon qui manifeste un attachement profond à sa mère, auquel le contexte œdipien de la *Thébaïde* ne manque pas de donner une coloration trouble.

La traversée féerique de Partonopeu qui, attiré par une force inconnue, inverse la trajectoire de Marcomiris, son illustre ancêtre, et fait de Constantinople une Troie renouvelée, rappelle le parcours artistique de son auteur. L'ambition esthétique de proposer un nouvel espace de fiction le pousse à une traversée des matières littéraires. Ainsi, *Partonopeu de Blois* est «un vaste champ d'expérimentation romanesque» où l'écrivain, soucieux de la qualité de son travail, s'emploie à filtrer par sa propre conscience les éléments de la tradition. ■

Le Roman de Partonopeu de Blois, édition, traduction et introduction par Olivier Collet (Université de Genève) et Pierre-Marie Joris, Le livre de poche, coll. «Lettres gothiques», 981 p., 18 €

«Laissons jouer les enfants avec les maths», affirme Jean Souville, maître de conférences en mathématiques à l'Université de Poitiers, directeur de l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques

Par **Jean Souville** Dessins **Claude Jolly**

Avec les maths *exercer sa liberté*

Qui aujourd'hui est indifférent aux maths ? On aime ou, au contraire, on déteste. On attribue ses échecs scolaires à cette matière, et on panique devant les résultats en maths de ses enfants, on leur paie volontiers des cours particuliers, faisant ainsi monter la pression. Les maths deviennent le grand méchant qui perturbe la jeunesse.
Faisant ainsi, notre société donne aux maths une place éminente : on a vaguement conscience qu'on ne peut rien faire dans la vie sans un niveau minimum en maths, mais aussi le sentiment d'une grande injustice, car seuls ceux qui auraient la bosse des maths s'en sortiraient… Les enseignants eux-mêmes, par peur de l'échec de leurs élèves, ont trop souvent renoncé aux vraies mathématiques, pour n'enseigner que des recettes souvent vides de sens.
Je voudrais ici proposer quelques questions et quelques pistes de réponses, pour permettre à chacun, parent ou enseignant, de revoir sa position face aux maths.

Dans «Jeux, nombres et formes» à l'Espace Mendès France, le «challenge mathématique» propose 22 exercices dans un contexte ludique. A l'initiative de professeurs de mathématiques poitevins, les planches avaient été dessinées par Claude Jolly. Elles sont mises en couleur par Emmanuel Audis.

Les mathématiques, est-ce une affaire sérieuse d'adulte ou bien est-ce un simple jeu ? Il y a bien sûr des jeux mathématiques, mais mieux que cela, les maths ne sont-elles pas elles-mêmes un jeu ?

Jeu que l'homme a inventé pour domestiquer le monde : les droites, cercles, comme les poupées ou les pistolets que manipule l'enfant dans ses jeux, ne sont pas le réel ; ils ne font que le représenter et en les manipulant on domestique le réel, on le teste. C'est par le jeu que l'enfant grandit. Ne pourrait-on pas dire que c'est parce qu'elles sont un jeu de l'esprit que les mathématiques forment notre intelligence du monde ?

Suis-je, en maths, un bon joueur ou un mauvais perdant, voire un tricheur ?

Il arrive que l'élève fasse remarquer au maître que celui-ci a tort. Si le maître a peur, il va tricher, brouiller le message, éviter de trop dévoiler pour ne pas s'exposer. L'élève aussi risque de vouloir tricher, mais en maths, ce n'est pas si facile, et il ne peut guère le cacher.
Mais pourquoi, alors qu'un enfant qui apprend à marcher et qui fait une chute va être relevé et encouragé pour refaire sa tentative, la faute en maths serait-elle lourdement sanctionnée ?
N'y a-t-il pas des peurs enfouies (peur de la sélection par exemple) qu'il nous faudrait exorciser ?

Les mathématiques est-ce simple ou compliqué ?

Les maths sont faites pour aborder de la manière la plus simple et la plus efficace possible des choses complexes. Ainsi l'algèbre, les fameux *x* et *y*, ont-ils été créés pour rendre automatiques certains raisonnements, appelés autrefois arithmétiques, qui demandaient de grands trésors d'ingéniosité.

Mais le percevons-nous comme tel ? Trop d'enseignants croient faire plus simple en réduisant les maths à des techniques et en évitant de s'attarder sur les concepts et méthodes enseignées. Combien d'enfants sont en échec, non pas à cause de la difficulté des maths, mais par refus d'un jeu absurde, dont ils ne comprennent pas le sens ?

Les mathématiques sont-elles école d'obéissance ou bien de liberté ?

Un enseignement qui traiterait les élèves comme des robots, qu'il faudrait programmer pour faire des tâches définies d'avance a-t-il un intérêt ? L'enseignement des mathématiques, ce n'est pas cela. Au contraire, chaque activité mathématique demande de prendre des initiatives, d'exercer des choix pour aboutir au résultat.

En maths, comme dans tout jeu, il y a bien sûr des règles à respecter et des méthodes à connaître : par exemple, les méthodes de résolution d'équations y compris l'interdiction de diviser par zéro, la nécessité de vérifier les hypothèses des théorèmes utilisés...

La liberté n'est pas l'anarchie, elle a besoin d'outils et de règles. En mathématiques, ceux-ci sont explicites, chacun les connaît. N'est-ce pas justement là qu'on peut pleinement exercer sa liberté ?

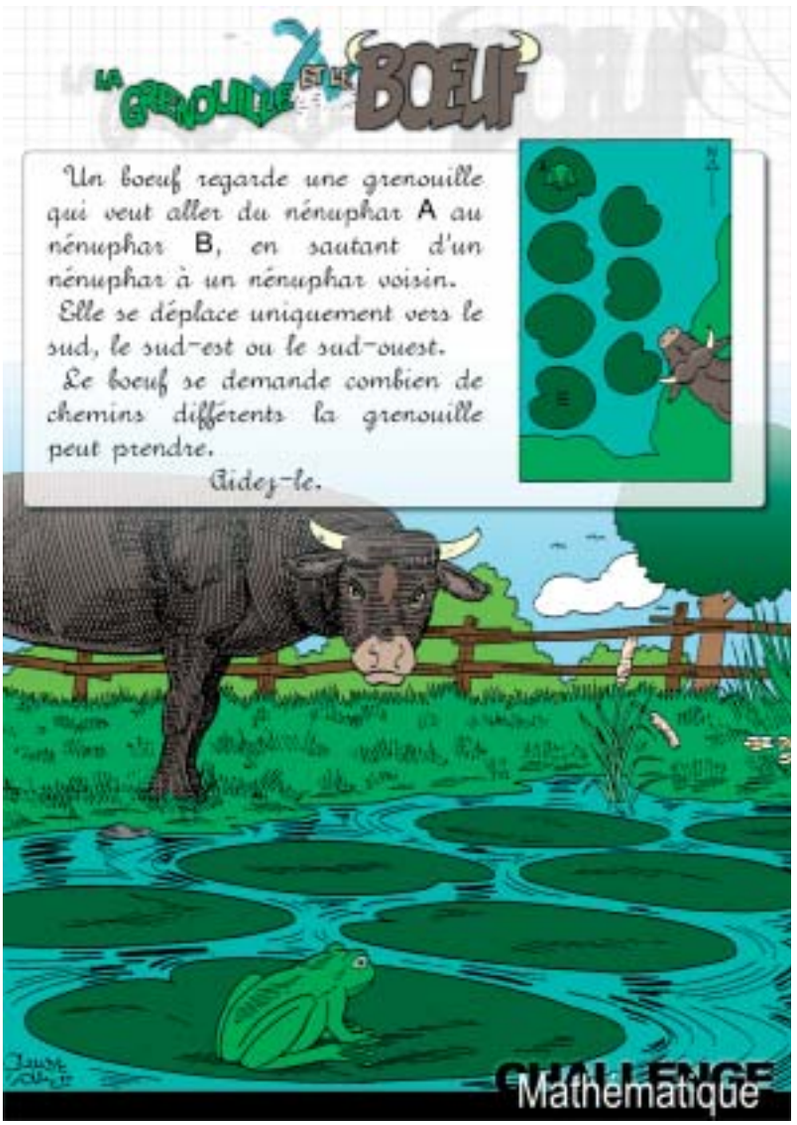
Les maths sont-elles utiles aux seuls spécialistes ou indispensables à tous ?

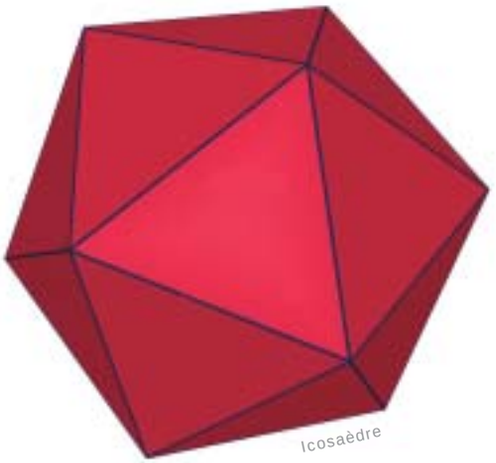
Si les maths de l'école primaire, voire du collège (savoir compter, avoir des notions de géométrie), sont effectivement utiles à tous, la question peut se poser pour celles de fin de collège et de lycée, surtout si les mathématiques qui y sont enseignées sont vides de sens, et qu'on n'y explicite pas leurs liens avec les grandes questions où elles s'appliquent (en sciences, en économie). Comment faire alors, pour comprendre ces domaines en profondeur, pour être critique face aux rumeurs les plus folles et résister au diktat de ceux qui «savent», qu'ils soient hommes politiques, journalistes, patrons, banquiers ou artisans. La formation de tous nos jeunes en mathématiques n'est-elle pas cruciale pour qu'ils puissent vivre en hommes libres et responsables, dans ce monde où les mathématiques sont présentes partout ?

Et en dehors des maths ?

L'homme, heureusement, a plusieurs manières d'appréhender le monde : le langage et l'art notamment. D'où l'importance aussi pour un jeune d'être cultivé dans ces deux domaines. Les maths et les sciences sont complémentaires. La démarche scientifique est faite d'abord de curiosité (s'interroger sur le monde), d'ingéniosité (pour comprendre le réel et pour agir sur lui), et enfin de capacité à transmettre aux autres son savoir et son savoir-faire (d'où les théories mathématiques avec définitions et démonstrations).

Pour conclure, j'invite chaque adulte, notamment s'il est enseignant ou parent, à rendre aux mathématiques la grande place qu'elles méritent comme formation de l'esprit, apprentissage de la liberté, regard de vérité sur ses propres erreurs et celles des autres, et outil de simplicité permettant d'appréhender des phénomènes complexes. Laissons les enfants jouer avec les maths. Jouer car c'est la meilleure manière d'appréhender le monde, et de ne pas en être esclave. ■

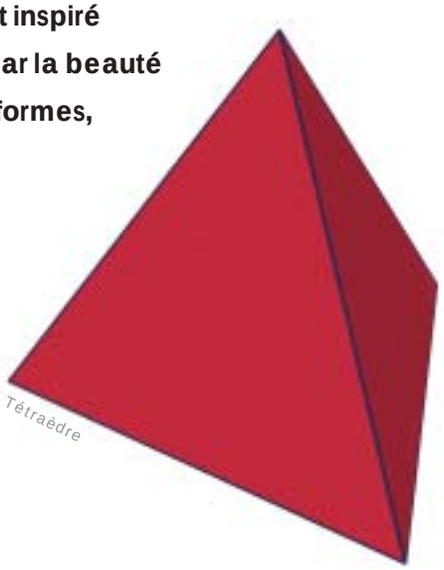



Icosaèdre

La beauté des maths

Depuis l'Antiquité, les «solides de Platon» ont séduit et inspiré savants et créateurs, par la beauté et l'harmonie de leurs formes, et par leurs propriétés géométriques remarquables

Par **Mireille Tabare**


Tétraèdre

«*Contrairement à ce que suggère leur nom, ces figures géométriques n'ont pas été découvertes par Platon, mais par son contemporain, le mathématicien Théétète d'Athènes,* explique Dominique Gaud, professeur au lycée pilote innovant de Jaunay-Clan et formateur à l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques (Irem) de Poitiers. *C'est lui qui, au IVe siècle avant notre ère, définit la notion de polyèdres réguliers : des volumes inscriptibles dans une sphère, et composés de faces polygonales régulières toutes identiques entre elles.*» En développant sa théorie, Théétète fait un constat étonnant. Alors qu'il existe dans le plan une infinité de polygones réguliers, il n'existe dans l'espace que 5 solides convexes satisfaisant à cette définition : le tétraèdre régulier (4 faces triangulaires), le cube (6 faces carrés), l'octaèdre (8 faces triangulaires), le dodécaèdre (12 faces pentagonales) et l'icosaèdre (20 faces triangulaires). Cette théorie, dont les échos retentissent encore jusqu'à nos jours, Platon l'utilisera dans son *Timée* (358 av. J.-C.) pour élaborer sa cosmologie. On la retrouve aussi exposée et développée dans le Livre XIII des *Eléments* d'Euclide, publiés au IIIe siècle avant notre ère.

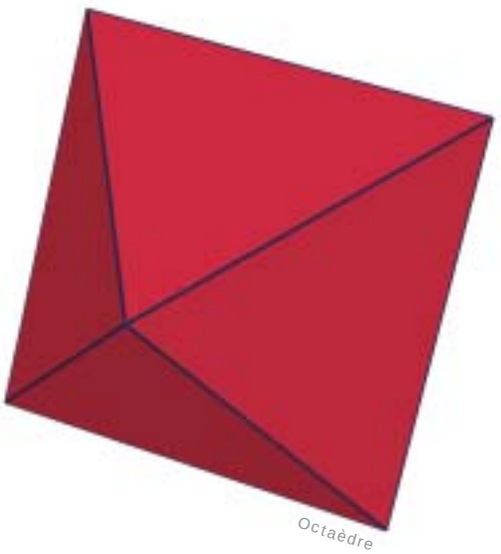
«Si les Grecs ont accordé une si grande importance aux solides platoniciens, c'est parce qu'ils recherchaient des modèles susceptibles d'expliquer l'univers, la position et la course des planètes, la forme de la terre et du ciel. Pour le démiurge ordonnateur du monde du Timée *de Platon, le cosmos est un être vivant doté d'une âme – régie par le nombre, l'harmonie, la proportion – et d'un corps, organisé selon des figures géométriques. Parmi ces figures, les Grecs ont choisi comme modèles pour leur cosmogonie celles qui leur semblaient les plus harmonieuses, le cercle et la sphère, ainsi que les polygones et polyèdres réguliers.*» Platon, dans le *Timée*, établit ainsi une corrélation entre les 5 éléments, qui constituent l'univers, et les 5 polyèdres réguliers. Au feu, il associe le tétraèdre, à la terre l'octaèdre, à l'eau l'icosaèdre, à l'air le cube. Quand au dodécaèdre, il représente «la sphère de l'univers».

Les savants de l'Antiquité accordaient également une importance particulière au fait que ces fameux solides soient au nombre de 5. Car leur philosophie comme leur interprétation du monde dans tous les domaines étaient régies, selon le principe de Pythagore, par le nombre. *«Le nombre 5, omniprésent dans la nature – 5 doigts, 5 sens, 5 planètes (Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne)… – occupait dans le système numérologique des Grecs un rôle central, ce qui explique qu'ils aient attribué aux 5 solides de Platon des vertus magiques.*»

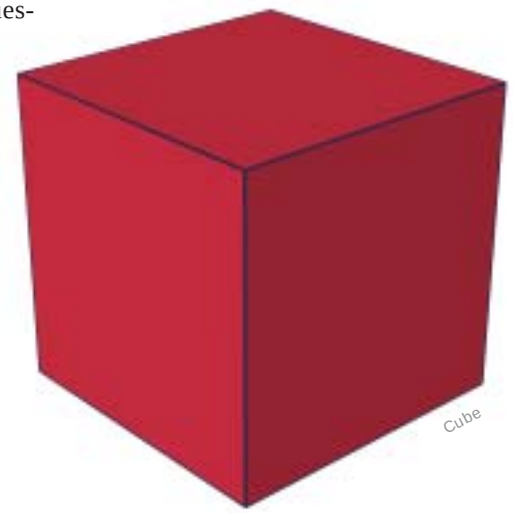
Les mathématiciens de cette époque s'étaient également intéressés aux propriétés mathématiques remarquables des polyèdres réguliers convexes, en particulier aux questions d'inscription et de circonscription de ces solides entre eux. Il existe, par exemple, entre le cube et l'octaèdre, une «relation de dualité» : si l'on joint les centres des faces du cube, ou obtient un octaèdre, et réciproquement. Le même rapport de dualité existe entre le dodécaèdre et l'icosaèdre. En filigrane de ces figures, on retrouve également le fameux nombre d'or. Il est présent, par exemple, dans le dodécaèdre, mais également, ce qui semble moins évident, dans l'icosaèdre. Ainsi, si l'on fait le rapport entre la longueur de la sécante qui joint les milieux de deux arêtes opposées, et la longueur d'une arête, on obtient le nombre d'or.

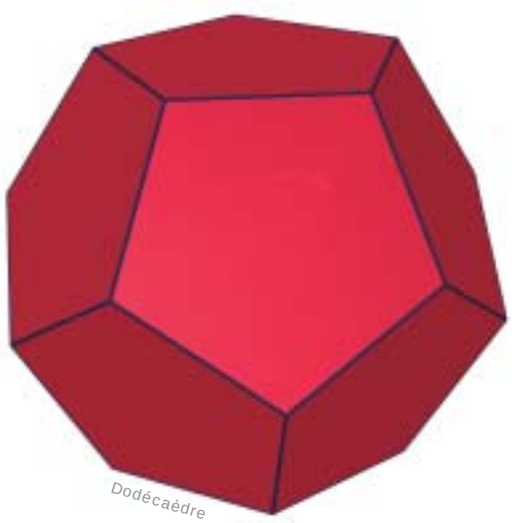
«Au IIIe siècle av. J.-C., la théorie des polyèdres réguliers va connaître une nouvelle extension. Le physicien et mathématicien Archimède met en évidence l'existence de 13 "polyèdres semi-réguliers", des figures qui combinent sur leurs faces plusieurs types de polygones réguliers, et obtenues par "troncatures" régulières des solides de Platon.» C'est, par exemple, le cuboctaèdre (un cube, auquel on a sectionné régulièrement les sommets) composé de triangles et de carrés, ou l'icosidodécaèdre (obtenu en sectionnant les sommets d'un icosaèdre) qui marie harmonieusement pentagones et hexagones.

Les théories grecques sur les polyèdres, en particulier le *Timée* de Platon, ont continué d'inspirer savants et créateurs occidentaux bien après la fin de l'Antiquité. Elles se diffusent dans les monastères du Moyen Age, et fleurissent à la Renaissance. *«Ainsi, à la fin du XVIe siècle, le jeune astronome Kepler, qui tente de trouver une explication rationnelle du système solaire, élabore un premier modèle fondé sur les 5 solides de Platon. Il découvre également qu'à côté des 5 polyèdres réguliers convexes, il en existe d'autres, non convexes. En prolongeant les faces du dodécaèdre et de l'icosaèdre, il construit 2 nouveaux solides réguliers étoilés. Au XIXe siècle, Poinsot en découvre 2 autres, et Cauchy va démontrer qu'il n'existe, en tout, que 9 polyèdres réguliers : les 5 solides de Platon et les 4 volumes étoilés.»*


Octaèdre

Encore de nos jours, ces polyèdres continuent de fasciner et de questionner les scientifiques. Et personne n'est insensible à la beauté et à l'harmonie de leurs formes, qui inspirent toujours l'imaginaire de nos designers modernes : jeux de dés (à 4, à 6, à 8, à 12, ou à 20 faces) , mobilier, luminaires… ou ballon de football. ■


Cube


Dodécaèdre

Du 10 avril au 1er juillet, l'Espace Mendès France propose «Jeux, nombres et formes», manifestation organisée en partenariat avec la Régionale Poitou-Charentes de l'association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (APMEP), l'Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques (Irem) de l'Université de Poitiers et le Centre Sciences-CCSTI d'Orléans. Une cinquantaine de manipulations mathématiques et ludiques s'adressent aux plus jeunes, au travers de quatre thèmes : «Pythagore, tout est nombre», «Challenge mathématique», «Expocube», «Atelier polyèdre». Ces expositions et animations sont complétées par trois conférences : «Maths et jonglerie», le 10 avril à 18h30, par Jean-Christophe Novelli, chargé de recherche au CNRS (Université de Marne-la-Vallée), et Florent Hivert.

«L'harmonie pythagoricienne de l'Antiquité à nos jours, sa pertinence dans l'éducation», le 10 mai à 18h30, par Iégor Zeznikoff, professeur de philosophie (Université de Paris X Nanterre).

«Enseigner les mathématiques à l'école élémentaire», le 14 juin à 15h, par Roland Charnay, chercheur à l'INRP (groupe Ermel).

GROTTE DE VILHONNEUR

Peintures de préhistoire

Une main négative réalisée selon la technique du pochoir, des ponctuations (projections, empreintes de doigts), des couleurs et, peut-être, une tête animale ou un visage figuré au moyen de quatre traits noirs. Et, si oui, un semblant de chevelure ocrée... En novembre 2005, les sous-sols karstiques de Vilhonneur en Charente ont révélé une grotte aux parois ornées de peintures. Avec, entre autres vestiges exhumés, un squelette possiblement humain.

Pour le ministère de la Culture, ces représentations dateraient du Paléolithique supérieur, plus précisément du Gravettien entre - 28 000 et - 25 000 ans avant notre ère. Les premières spéculations scientifiques osent l'hypothèse d'une sépulture dans le cas où les ossements humains seraient contemporains des représentations peintes.

La période et la fonction feraient alors de la grotte ornée de Vilhonneur un lieu exceptionnel à rapprocher de rares exemples dont celui de Cussac, en Dordogne, soulignait Jean-François Baratin, conservateur régional de l'archéologie à la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) du Poitou-Charentes, peu après l'annonce de la découverte. Les longues études et expertises à venir, notamment l'analyse de la faune préhistorique retrouvée sur place ainsi que la datation, au radiocarbone, des restes humains, pourraient apporter un début de réponse.

Les premières images du lieu, propriété privée, sont restées confidentielles. Connues presque exclusivement des spéléologues charentais qui, depuis plusieurs années, exploraient le dédale de calcaire en pays d'Horte et Tardoire. Un trou traversé de courants d'air avait attiré leur œil. L'ouverture étroite recevait jadis les cadavres d'animaux.

«En Charente, on a une grande richesse de sites préhistoriques : qui dit région calcaire dit grottes, abris et donc des sites propices à l'occupation humaine, explique André Debénath, professeur émérite de préhistoire à l'Université de Perpignan, installé à Montbron, spécialisé dans le Paléolithique moyen et dans l'étude du bassin de la Charente. Depuis au moins 450 000 ans, la Charente a toujours été habitée.»

Pour les scientifiques locaux, en contact étroit avec le groupe de spéléos qui a mené à la découverte, le site, voisin de la grotte du Placard ou de celle de la Cave, devait un jour où l'autre livrer son passé millénaire. La découverte de points rouges, symbolique généralement suivie – dans des grottes comparables – de peintures leur a donné raison... «La chose la plus importante est que l'on ait enfin découvert une grotte ornée (de peintures) en Charente, la plus proche est celle de Villars, en Dordogne», constate André Debénath, à peine étonné de ce continuum. Il reste prudent quant à la datation dont il élargit l'amplitude de l'Aurignacien au Magdalénien. Et quant à l'interprétation d'un site sanctuaire. Il faudra, dit-il, approfondir les recherches, identifier la nature des traits noirs – charbon ou manganèse ? –, savoir si les vestiges humains témoignent d'une mort naturelle ou d'une inhumation, trouver l'entrée des artistes préhistoriques, l'actuelle étant trop inaccessible pour être couramment usitée...

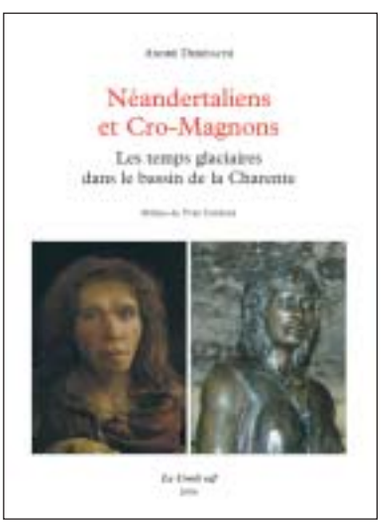
L'étude du gisement, menée par le service de l'archéologie de la Drac, porte sur deux salles dont une de 60 m², partie, semble-t-il, d'un plus vaste réseau. Dans la première, des restes fauniques, dont quatre hyènes, ont été relevés. Les peintures et le squelette se situent dans la seconde, des dessins répartis en trois grandes catégories : des ponctuations, la main négative et cette figure que d'aucuns, déjà, rêvent humaine.

Astrid Deroost

Ci-dessous : l'entrée de l'aven du Charnier à Vilhonneur en 2003.
Ci-contre : A. Debénath et J.-M. Rainaud, spéléologue, dans la grotte de l'aven du Charnier en 2003.

Jean-François Tournepiche

Jean-François Tournepiche



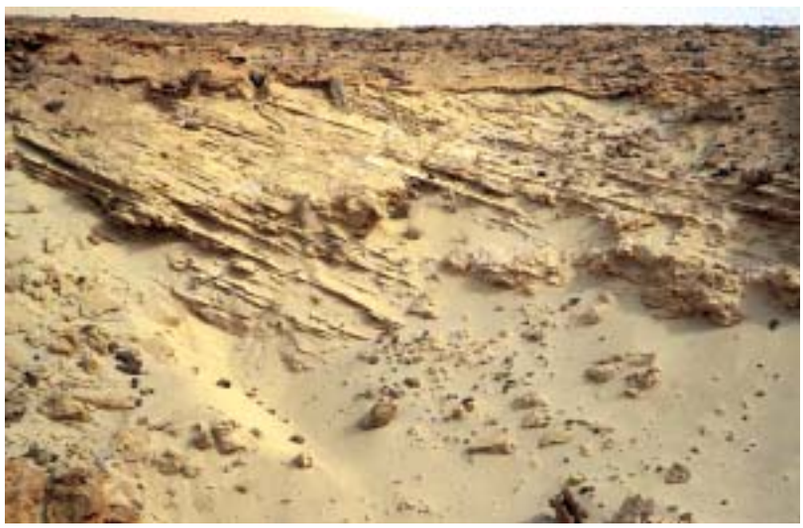
NÉANDERTALIENS ET CRO-MAGNONS

Dans son nouvel ouvrage intitulé *Néandertaliens et Cro-Magnons, les temps glaciaires dans le bassin de la Charente*, préfacé par Yves Coppens, André Debénath propose une présentation – illustrée et accessible à tous – des «connaissances acquises en plus d'un siècle et demi de fouilles». Des fouilles auxquelles il a largement participé en exhumant notamment, dès les années 1960, une mandibule néandertalienne à Vouthon. «La Charente est certainement la région de France qui a livré le plus de restes néandertaliens», explique André Debénath pour qui «l'entier bassin fluvial de la Charente fait partie des références scientifiques les plus autorisées au plan mondial, en matière de Paléolithique».
Ed. Le Croît vif, 356 p., 30 €

SAHARA

Désert depuis 7 millions d'années

Le désert du Sahara est âgé d'au moins sept millions d'années. Une affirmation désormais possible par l'analyse des découvertes de la Mission paléoanthropologique franco-tchadienne (MPFT) lancée en 1994, collaboration scientifique entre l'Université de Poitiers, le CNRS, l'Université de N'Djamena au Tchad et le Centre national d'appui à la recherche de N'Djamena. «Depuis une dizaine d'années, nous savions que toutes les conditions étaient réunies pour que le Sahara soit un désert depuis des millions d'années : position des continents, niveau des mers, circulations atmosphériques… mais nous n'avions aucune preuve», explique Patrick Vignaud, enseignant-chercheur et membre de la MPFT. L'analyse de sédiments trouvés au sud de la Tunisie à la fin des années 1990 permettait seulement de le dater d'au moins 86 000 ans.



Détail d'une dune fossile. Tous les éléments caractéristiques d'un désert sont présents : sable clair, propre et peu cimenté, absence de trace de vie, grains de quartz bien triés, parfaitement arrondis et à surface mate, dépôts sédimentaires obliques.

La MPFT, équipe pluridisciplinaire d'une soixantaine de chercheurs, apporte aujourd'hui un repère chronologique plus ancien. Une nouvelle donnée intimement liée à son approche. «Notre principale problématique, l'origine et l'évolution des hominidés, s'inscrit dans le cadre plus large de l'étude de leur environnement. Dans cet esprit, nous étudions la faune, la flore mais également les sédiments.» En découvrant Toumaï dans le désert du Djourab au Tchad en 2001, un fossile de 7 millions d'années, trace du plus ancien hominidé connu à ce jour, les paléontologues réalisent un constat. «Les couches du sol contenant les fossiles surplombaient d'autres couches de sédiments au faciès particulier et sans fossile, et donc plus anciennes que sept millions d'années.»

Depuis, l'examen de ces couches de sédiments permet d'avancer qu'il s'agit de formations de dunes fossiles, et plus précisément de dunes éoliennes, typiques des milieux désertiques. Une analyse possible grâce à la méthode de l'actualisme dont le principe vise à comparer un phénomène ancien et actuel. «Une dune de sept millions d'années s'est formée avec les mêmes contraintes physiques et chimiques qu'une dune actuelle.» Deux paramètres confirment l'hypothèse de dunes éoliennes : la structure arrondie et matifiée des grains de sable induite par le choc des grains les uns sur les autres ; l'organisation géométrique de ces derniers – les plus lourds sous les plus légers – qui s'opère lors de la formation de la dune. Par ailleurs, l'absence de fossile, élément inexistant dans ce type de milieu, étaye cette analyse.

Une telle découverte concourt à préciser l'histoire paléoclimatique du désert du Sahara et prouve qu'il a connu des conditions arides intermittentes au cours des dix derniers millions d'années. «Nous étions donc en période humide il y a sept millions d'années, et en période sèche avant.»

Ce pas dans la connaissance de l'environnement aide à mieux saisir la vie et l'évolution des hominidés. «L'évolution de l'homme est essentiellement contrainte par des événements extrinsèques. Si nous connaissons dans quel milieu cette évolution s'est faite, nous comprenons mieux comment ces contraintes s'appliquent sur l'homme.»

Isabelle Hingand

Désert du Djourab (Tchad). Dune fossile (7 Ma) au premier plan et dunes actuelles au second plan. La direction du vent n'a pas changé : les dunes ont la même orientation.

Photos P. Duringer – MPFT/CNRS-ULPS

ALCIDE D'ORBIGNY

En 2002, l'Université de La Rochelle commémorait le bicentenaire de la naissance d'Alcide d'Orbigny (1802-1857) en organisant un colloque sur ce grand voyageur naturaliste, pionnier des géosciences. Sous la direction de Christian Moreau et de Daniel Dory, les actes sont publiés sous le titre *Alcide d'Orbigny. Entre Europe et Amérique* (Presses universitaires de Rennes, 230 p., 18 €). Les onze auteurs s'attachent aux contextes européens et américains de l'œuvre ainsi qu'aux parentés et héritages d'Alcide d'Orbigny, notamment au milieu scientifique rochelais du XIXe siècle.

Planétarium

Le planétarium de Poitiers accueillait le 1er février 2006 les musiciens Rodolphe Burger et Yves Dormoy. Initialement conçu en 2003 pour le planétarium de la Cité des sciences à Paris, ce concert témoigne une fois de plus de l'originalité de la programmation de l'Espace culture multimédia de l'Espace Mendès France : «Il s'inscrit plus précisément dans le cadre de notre collaboration avec l'association de Tours Ellipse sur le projet spectographie», précise Patrick Tréguer. Lors du concert, les créations visuelles du vidéaste Ewen Chardonnet, construites sur le thème de la conquête spatiale, se télescopent sous la voûte étoilée de l'EMF avec les titres joués par le duo Burger-Dormoy.

Guitariste et chanteur, Rodolphe Burger (ex-leader de Kat Onoma) et Yves Dormoy (saxophoniste et clarinettiste) se sont rencontrés au début des années 1980. Pour Burger, le projet Planétarium était «l'occasion de rejouer ensemble sur une formule ordinateur-clarinette-saxo-guitare et voix dans un lieu atypique et inspirant». Le projet Planétarium s'est par la suite concrétisé par la sortie d'un album éponyme. Contrairement au sémantisme évocateur du titre, Yves Dormoy tient à clarifier leur démarche : «Nous n'avons pas cherché à suggérer un espace cosmique. Notre recherche consistait plus à traiter un espace habité, traversé par des avions et des communications. C'est un espace fréquenté, connu.»

Pilote de ligne, Dormoy a enregistré de nombreux éléments sonores lors de vols intercontinentaux. Les communications radios, les annonces micro des aéroports sont intégrées dans la trame musicale. Aux antipodes du «copier-coller» de l'échantillonnage, le recours aux samples ne fonctionne pas ici comme une xenogreffe purement citationnelle. Yves Dormoy explicite cette poétique du détournement : «Les échantillons sonores sont véritablement incorporés de façon musicale. Ces éléments ne sont pas utilisés comme de simples citations. J'ai consacré énormément de temps à décortiquer les échantillons pour sélectionner les moments, les phrases qui vont se poser sur le rythme.» Ces «instants volés» prélevés aux quatre coins du globe «texturent» la musique et dépassent en cela les artifices de l'ornementation pratiqués par les spécialistes des *effets spécieux*. L'album fourmille de *ready made* sonores capturés au gré des vols et réinvestis sur un «groove très organique» : une voix synthétique communiquant aux pilotes les informations météo épouse parfaitement un tempo blues, les indications altimétriques semblent disposer d'une musicalité propre... Planétarium ne s'apparente pas à une envolée interstellaire vers un cosmos désincarné, sa dimension céleste reste à dimension humaine. «Intermittent de l'aviation» selon ses propres termes, Yves Dormoy nous convie avec Rodolphe Burger à un «voyage presque familier. La notion de voyage et le déplacement mental sont intrinsèques à la musique.» Burger insiste ici sur la portée «concrète» de Planétarium.

Planétarium navigue à la croisée des genres musicaux : blues, rock, musique concrète, jazz, électro... Aux yeux de Yves Dormoy, l'album participe de l'esprit jazz qui consiste à «récupérer des influences de partout en les rejouant de façon décalée. C'est une façon de se réapproprier ces petits moments de culture sans la connaître. C'est une pratique courante dans le jazz.» Plusieurs titres font écho à Ornette Coleman, James Blood Ulmer ou Dylan mais cette intermusicalité ne fait pas de Planétarium un opus révérencieux et référentiel. Burger conclut ainsi : «Cet album nous sert de partition pour s'orienter vers de nouvelles choses. Chaque concert est une recréation permanente, un espace ouvert qui permet un renouvellement de l'approche technique délivrée des clichés.»

Boris Lutanie

EXPOSITION
JEAN-LOUIS VERDIER

Les superbes dessins de Jean-Louis Verdier ont illustré le dossier «Insectes» de *L'Actualité* (n° 71). Nous reproduisons ci-contre sa première peinture sur bois, un grand capricorne (140 x 40 cm). Les visiteurs de l'Espace Mendès France pourront découvrir ses œuvres du 6 juillet au 2 septembre.

CENTRE INTERNATIONAL DE LA MER

La saga maritime du thé

C'est l'histoire d'une petite feuille ovale, cultivée et consommée en Chine depuis des millénaires, et introduite en Europe au XVIIe siècle par les marchands hollandais. L'exposition «Thés & Cie, entre Chine et Europe, XVIIIe-XXe siècle», présentée jusqu'au 8 octobre par le Centre international de la mer à la Corderie royale de Rochefort, convie les visiteurs à un voyage dans le temps entre Orient et Occident, dans le sillage de la précieuse plante, sur les routes maritimes du commerce du thé.

Thierry Tijeras

La nouvelle boisson en provenance de Chine connaît au siècle des Lumières un succès considérable dans les cercles mondains européens, où la vogue est à l'exotisme. L'exposition évoque l'ambiance d'un salon élégant du XVIIIe siècle, où la bonne société se retrouvait pour deviser autour d'une tasse de café, de chocolat, ou de thé, la dernière boisson à la mode, devenue symbole de luxe et de raffinement.

La croissance spectaculaire de la demande, en particulier en Angleterre où le thé est devenue la nouvelle boisson nationale, favorise l'essor d'un commerce florissant entre l'Europe et la Chine, qui profite largement aux Compagnies des Indes, de puissantes sociétés nationales qui détiennent le monopole du commerce européen. Très rapidement, les Britanniques affirment leur suprématie sur le marché occidental du thé, en même temps qu'ils imposent à la Chine impériale de s'ouvrir au commerce étranger. Dans une atmosphère portuaire de quais, de docks et d'entrepôts, l'exposition embarque le visiteur dans un voyage océanique au long cours, sur les vaisseaux marchands de la route du thé, depuis l'Europe jusqu'à la Chine en passant par le cap de Bonne Espérance. Elle raconte les progrès de la navigation à l'époque, de la construction navale, les liens entre navigation et impératifs économiques. L'enjeu : aller de plus en plus vite pour vendre de plus en plus cher. On construit des vaisseaux toujours plus rapides et plus puissants, tels ces fameux clippers, de grands voiliers aux performances extraordinaires, qui, au XIXe siècle, rivalisent de vitesse sur les routes maritimes du thé, bientôt supplantés par les steamers, et aujourd'hui par les cargos. L'exposition s'achève sur une évocation du thé aujourd'hui. Ambiance végétale, boisée et parfumée, pour découvrir la plante, ses modes de culture, ses aires de production, et les mille manières de transformer et consommer la petite feuille ovale. L'histoire du thé continue de s'écrire au présent. Les routes maritimes du thé existent toujours : le thé est aujourd'hui exclusivement transporté par mer. De nos jours, on boit du thé sur tous les continents. Dans les demeures bourgeoises d'Angleterre ou sous la tente des nomades du désert, le thé, c'est la boisson universelle, qui réconforte et réunit, et recrée instantanément, selon les mots de Théodore Monod, «un petit coin de possible humanité». ***Mireille Tabare***

Exposition jusqu'au 8 octobre à la Corderie royale de Rochefort. Tél. 05 46 87 01 90

Mary Evans Picture Library - Londres

AUTOUR DE L'EXPOSITION

L'exposition fait l'objet d'une publication, *Thés & Cie*, dans la collection Cahiers de la Corderie, éditions CIM. Le service éducatif propose des visites spécifiques pour le public scolaire. Le magasin de la Corderie et le Café des Longitudes se mettent eux aussi à «l'heure des thés».

EXPOSCIENCES 2006

Du 17 au 19 mai à l'Espace Mendès France et au musée Sainte-Croix de Poitiers, des jeunes du Poitou-Charentes vont présenter leurs projets scientifiques à l'Exposciences, manifestation organisée par le Cirasti. Ce collectif regroupe des acteurs de l'éducation populaire, de l'enseignement et de la recherche. Cette manifestation vise à susciter des coopérations entre les jeunes, à promouvoir des animations pour tous publics, à favoriser des échanges sur les métiers de la science, à faire découvrir des actions innovantes menées par et pour des jeunes. «Sciences et culture», «la science face aux risques» sont les deux thèmes de cette édition.
www.exposciences.org

FESTIVAL ART ET SCIENCES EN OLÉRON

En partenariat avec des communes d'Oléron, le Centre d'action et d'entraide sociale du CNRS organise, dans son centre de vacances de la Vieille Perrotine, le Festival art et science en Oléron du 26 juin au 1er juillet 2006 (gratuité totale). Des troupes de théâtre issues des laboratoires du CNRS de différentes régions ainsi que l'Epithé'âtre de Rochefort donneront six spectacles. Le festival propose également des ateliers théâtre-écriture l'après-midi et des émissions de radio sur Demoiselle Oléron (10h-11h) durant lesquelles des scientifiques répondront aux questions des auditeurs. www.caes.cnrs.fr

PAUL-ARMAND GETTE

La permanence du sujet

C'est à un voyage dans les différentes strates de l'œuvre de Paul-Armand Gette que nous convie l'ensemble des huit expositions, créations et interventions réalisées à Poitiers entre janvier et septembre 2006.

Invité dans le cadre des résidences d'artistes mises en place par la Ville de Poitiers, l'artiste a poursuivi son travail au croisement des sciences de la nature et de l'histoire de l'art. Jusqu'au 24 avril, on peut découvrir à la galerie des écoles d'art de Poitiers son œuvre éditoriale. A la manière des scientifiques, l'artiste publie abondamment, souvent des opuscules qui ressemblent à des tirés à part. Pour la première fois, 50 publications sont réunies (250 au total). Notons qu'avec son épouse, Turid Wadstein, Paul-Armand Gette a mis en français le *Voyage en Laponie* de Carl von Linné, qu'il tient pour un de ses maîtres (*L'Actualité* n° 59, octobre 2002). L'exposition «Au bord de l'eau» célèbre les trois règnes – végétal, minéral, animal – ainsi que nymphes et déesses. A découvrir jusqu'au 4 juin à la galerie Louise-Michel, au musée Rupert de Chièvres, au musée Sainte-Croix et à l'Espace Mendès France qui présente «La source des Grâces», œuvre vidéo et roches métamorphiques provenant de Rochechouart (sublimation d'une météorite il y a 200 millions d'années).

Deux jeunes artistes issues de l'Ecole supérieure de l'image, Paola Gonzalez et Colette Viaud, qui ont travaillé à Poitiers avec Paul-Armand Gette, exposent également à la galerie Louise-Michel leur série de photographies intitulée «Capture».

Inaugurée le 3 juin dans le cadre de «Rendez-vous au jardin», une œuvre phyto-ornementale s'épanouira jusqu'en septembre au parc des Prés-Mignons. «Le sein de la nymphe» est réalisé en pervenches de Madagascar. Elle célèbre la terre, les sens et la fertilité.

Tél. 05 49 54 86 35

«Le sein de la nymphe», proposition phyto-ornementale de Paul-Armand Gette.

HISTOIRE DES SCIENCES

La Société française d'histoire des sciences et des techniques a organisé son congrès en mai 2004 à Poitiers avec la collaboration de l'Espace Mendès France et de l'Université. Marqué par une participation internationale importante, ce congrès proposait 154 communications, dont la plupart sont réunies par Anne Bonnefoy et Bernard Joly, président de la société, dans un volume hors série des Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences (334 p., 15 €).
www.sfhst.org
anne.bonnefoy@pictascience.org

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)
- ❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)
- ❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Conjuguons les maths au plaisant !

Jeux, nombres et formes

du 10 avril au 1er juillet 2006

EXPOSITION - CONFÉRENCES
ANIMATIONS // **POITIERS**

www.maison-des-sciences.org

ESPACE
MENDES
FRANCE

26 JANVIER // 29 DÉCEMBRE 2006
LE MONDE DES INSECTES
ASSOCIATION DE PRÉFIGURATION DU CENTRE DE VALORISATION DES COLLECTIONS DE L'UNIVERSITÉ DE POITIERS
EXPO DES INSECTES ET DES HOMMES
CONFÉRENCES - ANIMATIONS // POITIERS
www.maison-des-sciences.org
ESPACE MENDES FRANCE